This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Sm10.70

Harvard College Library.

FROM THE FUND OF

THOMAS WREN WARD,

Late Treasurer of Harvard College.

Received 21 May, 1898.

G

DE

MANILIO POETA

EJUSQUE INGENIO

COULOMMIERS. — IMP. P. BRODARD ET GALLOIS.

DE

MANILIO POETA

EJUSQUE INGENIO

THESIM

PROPONEBAT FACULTATI LITTERARUM PARISIENSI

Gustave
G. LANSON

SCHOLÆ NORMALIS OLIM ALUMNUS

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1887

Lm 10.70

MAY 21 1893
LIBRARY.
Ward fund.

DOCTISSIMO VIRO

MAGISTRORUM OPTIMO

GASTON BOISSIER

HOC OPUSCULUM

D. D. D.

G. L.

DE

MANILIO POETA

EJUSQUE INGENIO

PROŒMIUM

Ex quo primum Regiomontanus *Astronomica* edidit [1], plurimi et doctissimi viri illustrando et emendando huic poemati curam impenderunt. Memorandæ autem in primis quædam editiones,

Jos. Scaligeri (Parisiis, in-8°, 1579).

Rich. Bentleii (Londini, 1739, in-4°).

Frid. Jacobi (Berolini, 1846, in-8°).

Quarum ultimam usque sum secutus, quoties mihi Manilii versus in hoc opusculo laudandi fuerunt. Quanquam non me fallit, non sane Jacobi opus omni vitio carere. Nam, si Malvino Bechert [2] credimus, erravit Jacobus, cum Manilianos codices æstimare conatus est et de cujusque auctoritate et fide disputare. Qui cum octodecim numero sint, quatuor ceteris anteponendos esse Bechert ostendit,

(G.) Gemblacensem (x vel xi seculo descriptum),

(L.) Lipsiensem (xi s.),

(V. 1) Vossianum primum (xiv s.),

(V. 2) Vossianum secundum (xv s.).

Cum Scaligero quidem et Bentleio convenit Bechert, qui

1. Norimbergæ, s. d. [1473?].
2. *De M. Manilii emendandi ratione,* scripsit Malvinus Bechert, Lipsiæ, 1878.

omnium optimum et fidelissimum Gemblacensem esse ducit : sed Jacob, vana opinione deceptus, Vossiano secundo adhæsit eique fidem potissime adhibuit.

Eorum autem, qui quædam interdum studia et curas in Manilium contulerunt, plerique locos quosdam et versus emendandos explanandosque assumpserunt. Inter quos sunt nominandi :

ÆM. BÆHRENS, *Kritische Satura* (*Jarhb. f. class. Phil.*, 105 Bd. (1872), p. 626-627).

P. BURMANN, *Observ. ad quædam Manilii loca* (*Observ. misc.*, I, 85; IV, 362.)

C. T. BREITER, *De emendatione Manilii*, Hammonæ, 1854, in-4°.

M. HAUPT, *Emendantur aliquot Latina carmina* (*Opuscula*, 1876, II, 341).

— *Varia* (*Hermes*, IV, 329; 1870. — *Opusc.*, III, 2, 473).

— *Conjectanea* (*Hermes*, IV, 185; 1873. — *Opusc.*, III, 2, 583).

— *Ueber Bentleys Kritik im Man.* (*Opusc.*, III, 1, 43).

L. MÜLLER, *Kritische Beiträge zu einigen römischen Autoren* (*Rheinisch. Mus.*, N. F., 17 Jahrg., 1862; p. 188).

M. SCHMIDT, *Zu Manil.* (*Philologus*, 8 Jahrg., 1853, p. 750).

— *Zu Man. Astron.* (*In Zeitschr. f. d. Gymnasialw.*, 8 Jahrg., 1854, p. 94-95).

— *Lesefrüchte* (*Id.*, 9 Jahrg., 1855, p. 422).

H. KÖSTLIN (*Philologisches Anzeiger*, 1881, p. 182).

M. BECHERT (*N. Jahr. f. phil.*, 1879, p. 798).

At pauci adhuc ipsi poetæ operam dederunt, quæsiveruntque qui fuisset, quo ingenio astrorum vim cecinisset. In hoc genere tamen nec negligenda nec silenda quæ de Manilii persona et vita, deque ejus ingenio ac doctrina, et de *Astronomicon* carmine doctissimi quidam homines scripserunt : Scaliger in primis et Bentleius, in sua uterque *Astronomicon* editione; quibus adjiciendi sunt :

D. HUETIUS, *Animadversiones in Manilium et Scaligeri notas* (Paris, 1679).

R. MERKEL, *Tristia et Ibis*, 1837 (*Prolusio ad Ibin*, p. 400, sqq.).

FRID. JACOB, *de M. Manilio poeta*, Pars I, Lubeck, in-4°, 1832; Pars II, *ibid.*, in-4°, 1833, 1834, 1836.

Præfatio editionis, Berolini, 1846.

FERRAZ, *De stoica disciplina apud poetas Latinos*, Paris, 1862.

C. Lachmann, *De ætate Manilii* (*Kleinere Schriften*, Berlin, 1872, t. II, p. 42-45).

O. Gruppe, *Zum sogenannten Manilius* (*Hermes*, XI, 1876, p. 235-239). — Cf. *Revue des Revues*, juillet 1879.

B. Freier, *De M. Manilii quæ feruntur Astronomicon ætate.* Gottingæ, 1880.

Ad. Cramer, *De Manilii qui dicitur elocutione*, Argentorati, 1882.

Denique, priusquam proæmiandi finem faciam, unum admonitos volo, quicunque opusculum hoc evolvent : cogitent, si quando non clarissima lux veritatis ex iis quæ proferam argumentis erumpere videbitur, me, in iis quæ de Manilii vita et ætate deque ejus philosophica disciplina trado, propositum id habere, non ut certissima et indubitanda expediam, sed potius ut ea, quæ nimis indulgenter pro certis accepta sunt, in dubitationem revocem. Mihi igitur satis erit, si quis, perlecto hoc opusculo, non minus probabilia et interdum probabiliora esse arbitrabitur, quæ contra vulgatas opiniones obtineo, quam quæ pro illis allegari solent. Tantum enim requiro; eamque esse materiam hujus disceptationis profiteor, in qua paucissima affirmanda sint, de plurimis dubitanda.

CAPUT PRIMUM

DE MANILII NOMINE, GENERE ET ÆTATE.

I

Cum multorum ex antiquis scriptoribus opera tantum ad nos pervenerint, neque de eorum vita ac moribus et ingenio ulla usquam mentio investigantibus occurrat, id uni fere Manilio accidit, ut de illo nihil, ac ne nomen quidem, constet : ut non tam poeta Velleio Paterculo aut Q. Curtio, quam poema anonymis illis quæ legimus aut falso sub nobilium poetarum nomine latentibus scriptis vice fortunæ sit comparandum.

Nam nullo satis certo indicio vulgatum illud Manilii nomen defenditur. Sive enim Mallium sive Manlium sive Manilium poetam codices in titulo *Astronomicon* inscriptum habent[1], non ea veterum testimonio nititur appellatio, recentiumque scribarum conjecturis imputanda est, qui vel Gerberti M. Manilii libros de astrologia petentis[2] in epistola, vel Plinii non unum astrologiæ deditum Manilium passim laudantis, vel Claudiani quoque Mallii Theodori studia et scripta efferentis meminerint. Nemo sane ante sextum decimum seculum Manilii aut Manlii nomen librorum fronti inscripsisse videtur, idque non traditum a veteribus, sed a recentibus electum nulla auctoritate commendatur, argumentisque confirmandum est, quæ quidem desunt.

1. Bechert, *De M. Manilii emendandi ratione.* Lipsiæ, 1878, p. 5, 10 et 11. — Freier, *De M. Manilii quæ feruntur Astronomicon ætate.* Gottingæ, 1880, p. 3-8.
2. Freier, *op. l.*, p. 3.

Nempe non operæ pretium est Gevartii opinionem refellere [1], qui, cum apud Claudianum legeret Manlium Theodorum, qui anno post Christum trecentesimo nonagesimo nono sub Honorio Arcadioque Cæsaribus consul fuit, *naturæ sacris mundique vacavisse*, hunc ipsum fuisse *Astronomicon* scriptorem professus est. Quod ut falso dictum fuisse appareat, satis erit integrum Claudiani locum, quo Manlii Theodori studia describit [2], invisere, unde illum ut quædam de cælo et astris, ita multa de summa naturæ libris explicuisse, nec astronomica denique, sed physica scripsisse manifestum erit.

Nec magis ullum ex iis quos Plinius memorat Manilium ea quibus operam damus *Astronomica* scripsisse crediderim. Nam Manilium Mathematicum, a quo grammatici sexti decimi seculi apud Plinium legebant [3] cujusdam obelisci cacumini auratam pilam Augusto principe fuisse additam ad dignoscendas horarum rationes, jam non appellare decet, cum recentium grammaticorum consensu Facundus Novus pro Manilio in hunc locum sit accipiendus [4]. Manilium vero senatorem, quem Plinius testatur astronomiæ studuisse [5], nihil omnino argumento est, libros de astronomia scripsisse. At refert idem Plinius alio loco, Romam eadem nave advectos fuisse, pedibus cretatis, « Publilium Lochium, mimicæ scenæ conditorem, et astrologiæ consobrinum ejus Manilium Antiochum, item grammaticæ Staberium Erotem [6]. » Sed conditor ille astrologiæ Manilius, hoc titulo dignissimus cui nostrum poema reddatur, ratione temporum excluditur, cum æqualis ejus Publilius, quocum Romam advectus est, quarto ante Cæsaris necem anno non ita juvenis obierit, in poemate vero et Varianæ cladis et Tiberii mentio reperiatur.

Ac ne id quidem satis constat, de illo quem quærimus poeta Gerbertum scripisse, cum nesciamus utrum libros soluta oratione scriptos, an numeris et pedibus vinctos significare voluerit.

1. Bentley, *Manilii Astronomicon l. V.*, 1739, *Præf.*, p. XI; G. G. Vossius, *De Poetis Latinis*, cap. II (*Opera omnia*, 1695-1701, in-fol., Amstelodami, t. III, p. 241-242).
2. Claudianus, *In Fl. Mallii Theodori consulatum*, 63 sqq., 96 sqq.
3. Petrus Crinitus, *De Poetis latinis*, XL, 1; Aldus Manutius, ed. 1499.
4. Plin., *Hist. nat.*, XXXVI, 10, 15. Nemo nunc veterem lectionem *Manilium* tuetur. Codices enim hic *facundo* aut *fecundi* habent, unde nequaquam *Manilius* potest extrahi.
5. Id., *ibid.*, X, 2.
6. Id., *ibid.*, XXXV, 17, 58.

Cur igitur Manilius dicatur qui illos Astronomicon libros quinque, quos legimus, composuit, nulla causa manifesta est : quod tamen nomen servabimus, traditum jam ac vulgatum nec brevitati sermonis inutile.

II

Quæ cum ita se habeant, omissa jam præpostera ista scriptorum antiquorum ad eruendum poetam quemdam Manilium investigatione, operi attendendum, et qui fuerit poeta, ex poemate ipso discendum est.

Primum autem, versum ex quo Romæ eum vixisse quidam conjecerunt :

Qua genitus cum fratre Remus *hanc* condidit urbem [1],

a Bentleio et Jacobo ejectum, nec satis cum lectione, tum sensu constantem, non in testimonium vocaverim : totum tamen carmen perlegenti minime absurdum esse apparebit, si quis nulla in alia urbe, nisi Romæ, scripta fuisse Astronomica contenderit.

Jam civem Romanum fuisse eum suspicabimur, cum dixerit :

Speratum Annibalem *nostris* cecidisse catenis [2].

Quanquam, quid ea de re censeamus, parvi refert, cum poeta, sive civis Romanus, sive quocumque alio jure, non sane Romanum animum vividoque Romanæ patriæ amore accensum exhibeat, nec Virgilio, vel Horatio, vel Propertio, victarum gentium domitique orbis superbia vel civilium discordiarum mæstitia restitutæque sub principatu pacis lætitia, sit comparandus, cum denique nusquam in Romanarum rerum recordatione quidquam nisi rhetorica præteritarum, præsentium adulatoria laudatio scribenti exciderit.

Atque, etsi civitate Romanus fuit, non ideo genere, ac ne Ita-

1. Man., *Astron.*, IV, 776. — Frid. Jacob codicum lectionem ita refert :

Qua genitus Cæsarque meus nunc condidit orbem ;

quem versum interpolatum ad Ottonem III pertinere suspicatur.

2. *Id.*, *ibid.*, IV, 41.

licus quidem existimandus est. Nam viris doctissimis Bentleio et Jacobo visum est male illum latine scire, ac velut barbarum doctam Romani sermonis elegantiam parum delicate tractare; unde ille Asiaticum [1], hic Africanum [2] poetam esse voluit. Quid memorem Merkelium ita Ovidii Ibim intellexisse, ut, in quem inveheretur Ovidius acerrime, nostrum esse putaret, genere Ægyptium [3]? quam opinionem levissima de causa, ne dicam nulla, susceptam, enuntiare libet, refellere sit supervacaneum. Num autem, virum eruditum secuti [4], nec Bentleio nec Jacobo vel assentiemus vel contradicemus, et utramque sententiam probabilem ducemus, neutram altera potiorem? Num adeo incerta res dimittetur? Quam controversiam, ut quantum in nobis est dirimamus, illud in primis est animadvertendum, si quando Manilius novitatem operis commendat, trita tractataque a veteribus Græcis argumenta ab eo memorari, Romanos autem scriptores secundo libro omnino prætermissos, tertio vix paucissimis obiter verbis attingi [5]? Unde nec ignorantiam nec contemptum poetæ arguam [6] : sed quia in Graio, ut ita dicam, orbe natus, ideoque si non in Græcia, in Asia certe Graiis moribus ac disciplinis imbuta, ibique educatus et institutus fuerat, vigebant in memoria ejus omnia Graiarum litterarum exempla, et præsentia semper ac vivida ultro exundabant; Romanæ vero litteræ, tardiore cura et majore labore haustæ, non nisi meditanti aderant, neque ipsæ non attendentem sollicitabant.

Levissimum sane illud indicium, nec quod operæ pretium sit indicare, nisi gravius aliquod subveniat : quod in quarto libro deprehendetur, in iis scilicet, quæ de orbis universi regionibus scripsit [7]. Qua in terrarum descriptione quam non æque omnia novisse poetam apparet! Nam Britannos, et ultimam Thulen, et omnino littora et insulas Oceani videtur ignorare. Pauca de Hispania et Gallia, quarum alteram bellicosam, divitem alteram laude vulgata dicit : Germaniam non sine aliquo horrore ingen-

1. Bentley, *Præf.*, p. x.
2. Jacob, *Man. Astron.*, *Præf.*, p. xvi.
3. Merkel, *Tristia et Ibis*, 1837, p. 400 sqq.
4. Ad. Cramer, *De Manilii qui dicitur elocutione*, Argentorati, 1882, p. 42.
5. Manil., *Astron.*, II, 1 sqq.; III, 5 sqq.
6. Poetarum latinorum sane peritus erat Manilius, et Virgilium, Lucretium Ovidiumque sæpe imitatus est. Cf. Cramer, *op. l.*, p. 55 sqq.
7. Id., *ibid.*, IV, 595 sqq.

tium flavorumque corporum parentem, dignamque feris tantum matrem breviter prædicat : unde crediderim Germanos vel auxiliares, vel captivos, vel gladiatores Romæ quotidie spectandos homini nigris Asiæ Africæve gentibus assueto fuisse admirationi, non autem ab eo Germaniam cum Germanico vel aliter visam ac peragratam, cum ea tantum de hominibus, de regione nihil scripserit [1]. Italiæ laudes non tam libenter extendit quam Græciæ, neque in Italia quidquam, nisi Romam orbis caput, Virgilii longe absimilis, jactat. De Græcia tamen nihil quod Graium hominem prodat, sed Graiorum modo historiarum et fabularum peritum. Satis multa de Africa, et, quanquam quædam ex iis desunt, deficientibus hac in parte codicibus, Carthaginem, Æthiopesque, Ægyptumque nominat, nulla tamen propria ac singulari laude admixta, et quæ sumptam oculis notitiam locorum significet. Ea vero minime Africano homini conveniunt, in quibus commune vulgi dictum de Africa novorum semper miraculorum ac monstrorum parente mihi videtur augere :

Huic varias pestes diversaque monstra ferarum
Concessit bellis natura infesta futuris,
Horrendos angues habitataque membra veneno,
Et mortis pastu viventia crimina terræ
In pœnas fecunda suas parit horrida tellus,
Et vastos elephantas habet, sævosque leones,
Et portentosos cercopum ludit in ortus,...
Ac sterili pejor siccas infestat arenas [2].

Quis autem adeo singularis ac novus patriæ amor nihil tam in patria laudandum existimet, quam belluarum omne genus ac monstrorum?

At Asiam quam penitus ac late novit, quam vivide ac curiose extulit! ut doctus ille vir, quem jam laudavi, Freier, proposito quidem constanter adhærens, Manilium pro certo habuerit Germanici comitem fuisse Asiamque cum eo peragrasse [3]. Sed non ea tantum quæ Germanicus adiit, ceteras quoque partes novit optime. Nam etiam ultra Euxinum pontum indicat Caspium mare, et Persicum Erythræumque : regiones, populos, urbes,

1. Freier, *op. l.*, ch. VII, *De Manilio Germanici socio*, p. 72 sqq.; præsertim, p. 75.
2. Manil., *Astron.*, IV, 662.
3. Freier, *op. laud.*, p. 77-78.

flumina, montes, Ciliciam, Syriam, molles Arabas, Parthos, Persidem, Scythiæ montes, Taurum, Gangen, decolores Indos, Phrygiam, Cappadociam, Bithyniam, Cariam, Phœnicum urbes, Bactra, insulam Panis, Assyriam, Euphratem, Tigrim : quid non cum honore percurrit? Mores etiam et cultus et vestes notat, tortos Syrorum crines laxosque Persarum amictus. Quantoque illam orbis partem amore prosequi videtur, ut quasi ferveat oratio admiratioque grandibus verbis erumpat!

...nitentes
Miratur campos Asiæ, totidemque tropæa
Quot loca, et innumeras gentes, Taurumque minantem
Fluctibus [1]...

Quis verò in Asia belluas aut ullas pestes gigni existimet? Cuncta scilicet monstra Africæ sunt :

Inde Asiæ populi divesque per omnia tellus.
Auratique fluunt amnes, gemmisque relucet
Pontus, odoratæ spirant medicamina silvæ [2].

Quin Romano orbi (mirum!) orbem Parthicum opponit :

Parthique vel alter
Orbis [3]...
Magna jacet tellus magnis circumdata ripis
Parthis, et ab Parthis domitæ per sæcula gentes,
Bactraque et Arii, Babylon et Susa Panosque,
Nominaque innumeris vix complectenda figuris,
Et Tigris, et rubri radiantia littora ponti [4].

Qui talia de Asia scripsit, nonne Asia ortus esse merito judicabitur? et ex iis præsertim regionibus, quæ Parthorum imperio adjacent? Saltem, si eligendum est, utrum Asiaticus, an Africanus fuerit, nonne cum Bentleio potius stabimus? Atque in ea re, in qua certum nihil esse potest, nonne satis probabilem eam esse opinionem censebimus?

1. Manil., *Astron.*, IV, 622.
2. Id., *ibid.*, IV, 672.
3. Id., *ibid.*, IV, 675.
4. Id., *ibid.*, IV, 802.

III

Attamen longè gravissima atque implicatissima quæstio alia est, de qua varie disputatum est : quibus scilicet temporibus Manilius ille et vixerit et poema scripserit. Id igitur nunc quærendum, cui potissimum assentiamus, utrum Scaligero et Bentleio poetam nostrum Augusto principi addicentibus, an Jacobo Merkelioque, inchoatum Augusti, Tiberii temporibus absolutum carmen existimantibus, an denique viris inter Germanos eruditissimis Lachmann [1], Freier [2] et Cramer [3], totum opus sub Tiberio confectum affirmantibus ?

Summa sane vi et miro acumine Lachmann et Freier ad confirmandam omnibus argumentis sententiam suam disputaverunt. Mihi tamen non persuaserunt ex ipso opere apparere quod docent, nec tantum expedire quantum torquere Manilii versus visi sunt. Cum autem Freier opinioni institerit quam primus Lachmann proposuerat, eamque fusius explicatam multis ac novis repertis argumentis munierit, hujus opusculo operam dare satis erit, ejusque verba ac rationes diligenter æstimare. Cujus in acutissima disputatione omnia sane cohærent ac congruunt inter se : sed ita cohærent ac congruunt, ut quædam mihi dubitatio surgat, quomodo fieri possit, ut in re tam obscura tam multa ac certa cuiquam appareant. Ac timeo, ne ingenioso viro sua adeo sententia placuerit, ut omnes ejus cogitationes quasi imbuerit et infecerit, neve multa apud Manilium deprehendere sibi visus sit, quæ in ejus tantum mente insidebant.

Primum enim ea omnino e disputatione sunt tollenda, quæ non ita ad Tiberii tempora referenda sunt, ut iisdem temporibus et opus et scriptorem addicendum esse evincant, sed ita tantum possunt referri, si jam concessum et manifestum fuerit poetam post Augustum mortuum ad explicandam astrologiam accessisse. Quid enim in his versibus certam potissimum ætatem significat?

> Funera cum facibus veniunt terrisque minantur
> Ardentes sine fine rogos, cum mundus et ipsa
> Ægrotat natura, suum sortita sepulchrum [4].

1. Lachmann, *Klein. schrift.*, Berlin, 1872, II, 42-45, *De ætate Manilii.*
2. Freier, *op. l.*
3. Cramer, *op. l.*, p. 4.
4. Manil., *Astron.*, I, 893-895. Freier, *op. l.*, p. 31.

Fieri autem potest, si jam aliis de causis Manilius Tiberio æqualis fuisse agnoscitur, ut credamus his versibus tremorem illum terræ indicari, quo duodecim Asiæ urbes florentissimæ funditus sunt eversæ. Sed nullo modo ex his colligi potest, Manilium Tiberio fuisse æqualem : nam nisi id primum satis constabit, jam non est cur putemus dicentem de universo poetam uni ac certæ rei potius allusisse quam ceteris ejusdem generis innumerisque rebus.

Nec iis immorabor, quibus Freier contendit, vel obscuram poetæ orationem non nisi tecto principi et obscura loquenti dedicari potuisse [1]; vel Germanici astrologicum thema in quadam parte reperiri, quæ jurisconsultos urbiumque et conditores et eversores certis signis reddit [2]; vel Manilium Germanico Asiam petenti comitem se addidisse, eo scilicet nomine, quia a Colophonio quidem Apollinis templo, quod Germanicus adiit, arcebantur volucres, Manilius autem novitatem operis extollens, integram se undam quærere fatetur,

Quam neque durato gustarunt ore volucres [3]...;

vel cum Germanico antiquam Trojæ sedem invisisse, quia sæpe Homerica poemata commemorat [4]; vel quæcumque de dolis ruptisque fœderibus et linguæ veneno scripsit, ea omnia in Pisonem effinxisse, eique etiam Piscium nomine, quod signum dolis imperat, allusisse [5]; vel denique multa post Germanici necem per totum carmen aspersa fuisse in Tiberium amara odiosaque, principique destinari, quæ poeta in Scorpionem maledicta jacit [6]. Sunt enim hæc omnia, quæ e curiosi grammatici mente exsiliant, neque magis refelli quam defendi possint!

Deinde omnem quoque de his versibus abjudicabo disputationem, quos incertissimæ lectionis, et ob id ipsum in principio satis caute habitos, postea suæ opinionis nimius amator Freier

1. Freier, *op. l.*, p. 45.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 72 sqq. — Manil., *Astron.*, IV, 209-211; 548-552.
3. Manil., *Astron.*, II, 53-56.
4. *Id.*, *ibid.*, II, et III, 1 sqq.
5. Freier, *op. l.*, p. 84. — Manil., *Astron.*, II, 581-607; II, 596, 637; IV, 573; V, 647.
6. Freier, *op. l.*, p. 88. — Idem erravit Jacobus, alia de causa, Manilium ratus, ut juvaret Augustum, malignis verbis Tiberio allusisse (*Præf.*, p. XVI).

in argumentorum locum recepit. Ego vero Bentleio funambulos elephantos, Jacobo incensa Pompeii theatra relinquam, sive jure, sive injuria uterque utrumque sensum e corruptissimis locis eruit [1]. Nam hæ conjecturæ non eam de qua agimus opinionem confirmare possunt, sed eâ contra, si jam aliis de causis constet, aliquo modo confirmentur.

Quid autem ea causa valebit, quod Manilium identidem de luxu queritur, in senatu autem de luxu quoque actum fuit et septingentesimo sexagesimo nono Urbis anno et postea non semel [2]? Num ex hoc fateri cogemur non potuisse ante hunc annum eamdem querelam a Manilio edi? Mihi contra videtur veri similius, ejus modi rem de moribus in publico consilio agi non posse, nisi cum, et vulgi sermonibus agitata et scriptorum curis explicata, matura jam et aperta magistratuum et principum prudentiæ traditur etiamque imponitur. Necesse certe est ut de iis quæ extra rem publicam esse solent, sæpe ac diu privati loquantur et scribant, priusquam e republica esse decernantur et publice ordinentur.

Nec Tiberii thema agnosco in quarto Astronomicon libro, cum scribit poeta :

Scorpius extremæ cum tollet lumina caudæ,
Si quis erit stellis tum suffragantibus ortus,
Urbibus augebit terras, junctisque juvencis
Mœnia subcinctus curvo describet aratro,
Aut sternet positas urbes. Inque arva reducet
Oppida, et in domibus maturas reddet aristas.
Tanta erit et virtus et cum virtute potestas.
Nec non Arcitenens prima cum veste resurget,
Pectora clara dabit bello, magnisque triumphis
Conspicuum patrias victorem ducet ad arces :
Altaque nunc statuet, nunc idem mœnia vertet [3].

Quid vero hic ostenditur, quod proprie Tiberium designet, quamvis illa ipsa signa nascentem exceperint? At enim propria illa quam requirimus nota sequentibus versibus aperitur :

1. Freier, *op. l.*, p. 40, 42-43, Jacobi et Bentleii conjecturas recipit de versibus, l. V, 510-516, et 706-707, ut inde quintum librum non ante annum 775 scriptum fuisse colligat.
2. Freier, p. 41. — Manil., *Astron.*, IV, 1-13; IV, 375.
3. Manil., *Astron.*, IV. 553-564.

Sed nimium indulgens rebus Fortuna secundis
Invidet in facie sævitque asperrima fronti [1].

Quam fortunæ *invidiam* vir acutissimus in *facie* Tiberii deprehendit, in qua Suetonius tradit *crebros ac subitos* apparuisse *tumores*. Credo equidem, si hos tumores Manilius oculis animadvertisset, non eum commissurum fuisse ut illos in scribendo Urbi et Orbi et posteris denuntiaret : num enim incuriosus propriæ formæ supra humanam consuetudinem homo Germanus ignoravit, non tam acerbam plerisque mortalibus multorum in animo vitiorum quam alicujus in ore turpitudinis esse reprehensionem? Præterquam quod, ut in eo quod dicitur Germanici themate, ita in Tiberii quoque prædicata in universum signi virtus proprio quodam exemplo ex historiis ducto illustratur : nam ut illic Servius Sulpicius memoratur, ita hic in facie Annibalis, non Tiberii, invidisse ac sæviisse Fortuna ostenditur.

Horrendus bello Trebiam Cannasque lacumque
Ante fugam tali pensabat imagine victor [2].

Miror sane eumdem delicatissimum virum, qui ideo noluerit scripsisse Manilium sub Augusto principe, quia in eo visus est carpere vel ignorantiam vel negligentiam cælestium monitorum, unde Vari clades præsentiri potuerat, ita alludens :

Sæpe domi culpa est : nescimus credere cœlo [3];

miror, inquam, qui tam promptum ad offensionem Augustum crediderit, eumdem adeo lentum Tiberium duxisse, ab eoque Manilium modo prudentem ac timidum quod ad Augustum pertinet, modo audacem ac liberum quod ad Tiberium, judicatum fuisse.

Nec mihi necesse esse videtur templum Fortis Fortunæ a Tiberio dedicatum fuisse anno Urbis 770, antequam Manilius scribere posset :

Faveat magno Fortuna labori [4].

1. Manil., *Astron.*, IV, 564-565.
2. Id., *ibid.*, IV, 566-567.
3. Id., *ibid.*, I, 905. — Freier, *op. l.*, p. 30.
4. Manil., *Astron.*, I, 114. — Freier, p. 17.

Nec ullum indicium inde sumi jure arbitror, quod poeta non alloquitur Augustum, sed de eo velut tertia persona loquatur [1]. Nam primum, etsi Augustus mortuus esset, eum alloqui potuisset : quis enim poeta vel mortuos vel absentes vel deos tanquam præsentes non est allocutus? Præterea notandum est et quædam Tiberio a nostro Freier reddi, in quibus Cæsarem, quisquis est, Manilius alloquitur [2], quæ si de Augusto accipiantur, ut a Bentleio et Scaligero sunt accepta, jam Manilius alloquetur Augustum; et alia quædam ab eodem in Tiberium dicta fuisse censeri, in quibus poeta non eum etsi vivum videntemque alloquitur [3].

Tiberium vero astrologiæ curiosum peritumque in primis fuisse concedo : cum autem nec ipsum Augustum ejus fuisse negligentem Freier fateatur, neutri ullum inde argumentum surgit, nec magis ea res Tiberium quam Augustum commendat [4].

Jam igitur pauca disputationi nostræ relicta sunt, quæ jamdiu a Scaligero et Bentleio et Jacobo, novissime a Lachmann et Freier tractata sunt : in quibus et olim et nunc et in posterum quoque summa stat quæstionis. Quæ secundum ordinem versuum ac librorum percensebo.

Manilius, in principio libri primi, opus Cæsari dedicat :

> Hunc mihi tu, Cæsar, patriæ princepsque paterque,
> Qui regis augustis parentem legibus orbem,
> Concessumque patri mundum deus ipse mereris,
> Das animum, viresque facis ad tanta canenda.....
> Hoc sub pace vocat; tantum juvat : ire per altum
> Aera, et immenso spatiantem vivere cœlo [5].

Ea omnes tanquam de Augusto dicta acceperunt, donec Lachmann Tiberio rem omnem detulit, quem Freier secutus est. Nam hunc Cæsarem quem poeta appellat, Tiberium esse hi contendunt, cum omnes principes ad Hadrianum usque Cæsaris nomine fuerint designati, post Hadrianum vero principum tantummodo filii ac heredes : neque quidquam obstare, quin deus et Tiberius dicatur, paterque is cui jam concessus sit mundus,

1. Freier, *op. l.*, p. 22.
2. Manil., *Astron.*, I, 7.
3. Id., *ibid.*, I, 384.
4. Freier, *op. l.*, p. 15.
5. Manil., *Astron.*, I, 7-10, 13-14.

non C. Julius, sed ipse Augustus esse intelligatur. Quanquam hic paulisper hærent, ubi Cæsar ille princeps patriæ paterque salutatur : nam his nominibus se publice appellari Tiberius non toleravit. Attamen, ut populus principem sæpe hoc nomine prosequi voluit, ita Manilium quoque suspicantur illum honoris causa usurpare potuisse [1]. Illa vero ad eamdem sententiam defendendam extulit Freier, ex hoc versu

Qui regis Augustis parentem legibus orbem,

apparere, de Tiberio agi : nam *Augustis legibus*, idem valere, ac *Augusti legibus;* ita igitur exstare sensum, Tiberium legibus Augusti orbem regere [2]. At quis credat adjectivum *Augustus* pro genetivo *Augusti* valere, quemadmodum adjectivus *Cæsarianus* pro genetivo *Cæsaris* valet? Contra equidem adjectivum illum, communi sensu usurpatum, ita cognomini principis alludere voluerim, ut Augustus ipse significetur.

Nec magis moveor alio argumento, quod Freier his Manilii verbis fundat : *Hoc sub pace vocat.* Ibi illud in primis est notandum, quoties propositæ demonstrationi favent, Bentleii lectionibus hominem nostrum, neglecto Jacobo, facile assentire : velut hoc in loco parum abest ut ea Bentleii probet : *Hoc sub pace vacat tantum.* Sed hunc versum, utcunque legitur, ita accipit, ut *pacis* vocem Augusti temporibus non convenire declaret, cum aliquis semper in Germania motus exstiterit : Tiberii ergo tempora significari, quibus post Germanici triumphum pacata omnia fuere [3]. Num vero Augusto principe, etiam post Vari cladem, ita turbatæ res Germanico bello fuere, ut poetæ non scribere vacaverit? Scilicet pacem istam quam Musarum studia requirunt, non prostrati in ultimis imperii finibus aut Germani aut Britanni aut Parthi aut Numidæ efficiunt, sed sedatæ intra imperii fines, et in Italia, et in Urbe civiles discordiæ, sed ordinata respublica et in formam civitatis restituta : tum enim ingenio indulgere, tum carmina condere, tum astrorum virtutes aperire vacat, tum quoque ea evolventes audire libet [4]. Non

1. Lachmann, *l. l.* — Freier, *op. l.*, p. 9.
2. Freier, *op. l.*, p. 11.
3. Freier, *op. l.*, p. 12.
4. Cf. Manil., *Astron.*, I, 922 sqq., *infra*, p. 21-22.

igitur ibi Manilius Tiberii pacem, devictis barbaris, sed Augusti, compositis civilibus bellis, indicavit.

Unde sequitur ut primis illis Astronomicon versibus, etsi non admodum a Tiberio repugnant, melius tamen agnoscatur Augustus, et quia hic vere ac publice princeps paterque patriæ fuit, et quia hanc pacem dedit, quæ scribenti faveret.

Nunc autem ad ea veniam, quæ et doctissimos viros valde torserint, et ab iis sint torta. In quibus Manilius astra quæ inferiorem orbis partem spectant, non superioribus cedere affirmat, nisi quod

> Uno vincuntur in astro
> Augusto, sidus nostro quod contigit orbi :
> Cæsar nunc terris, post cælo maximus auctor [1].

Quæ Lachmann ad Tiberium referenda arbitratur, Freier autem fusius de iis in eumdem sensum disputavit. Nam, quod Augustum sidus, non Julium dixit Manilius, jam mortuum et cælo redditum Augustum fuisse colligit; Cæsaremque nunc terris præsidentem, qui postea cælo maximus auctor, eodem scilicet sidere, futurus sit, Tiberium esse intelligit, ita rem explicans : « nemo rerum Romanarum obstat scriptor, quominus sidus omnium Augustorum fuisse dicamus, civesque credidisse unius cujusque animam eo evolare atque ut in terris, sic in cælo principem succedere [2]. » Sed, credo, in re tam gravi, non satis erit non obstare scriptores rerum Romanarum, quin et necesse erit, ut conjecturæ manifestis verbis faveant, neque ulla ex eorum silentio comprobatio inferenda est. Quanquam mihi videtur Valerius Maximus innuisse astrum illud Cæsari tantum Augustoque assignari, neque in societatem ejus cum iis Tiberium ullo modo tum vocari : nam Tiberium compellans ita scribit : « cetera divinitas opinione colligitur, tua præsenti fide paterno avitoque sideri par videtur [3] ». Denique cum in ejusmodi disputationibus nihil præter necessitatem sit conjiciendum, cur credamus animas sive omnium Cæsarum sive Augusti in sidus illud evolare? cum res dilucida plane fiat, modo reputemus, quam vim,

1. Manil., *Astron.*, I, 384 sqq.
2. Freier, *op. l.*, p. 18.
3. Val. Max., *Prologus ad Tiberium Cæsarem Augustum.*

in astronomico poemate, poeta astris tribuere soleat. Nihil ergo aliud, ex mea sententia, hoc versu :

Cæsar nunc terris, post cælo maximus auctor,

significare Manilius voluit, nisi, qui nunc Cæsar terris imperat, eum non omne terrarum regimen morte amissurum, sed in cælo propria et quasi astrologica sideris virtute, quod ejus nomine signatur, maximum terrestrium rerum auctorem remansurum. Nec in ea obiter delata Cæsari adulatione subtilior ac recondita quædam doctrina ullo modo quærenda est.

Jam vero non minorem difficultatem interpretantibus versus hi attulerunt :

Venerisque ab origine proles
Julia descendit cælo cælumque replevit;
Quod regit Augustus socio per signa Tonante,
Cernit et in cœtu Divum magnumque Quirinum,
Altius ætherei quam candet circulus orbis.
Illa Deum sedes, hæc, illis proxima, divûm
Qui virtuta sua similes vestigia tangunt [1].

Hoc in loco ovans Freier exclamat jacente Scaligero : « Inde, nisi forte omnes cogitandi leges hoc loco non vigent, necesse est colligamus Augustum jam in cælestium domibus sedem constituisse [2]. » Jamque antea idem ex iisdem versibus manifestum esse Lachmann profitebatur. Mihi vero ea quæ declaratur necessitas non apparet. Nam, ut singula argumenta percenseam, nolunt Freier et Lachmann a Cæsare solo cælum repleri posse. Scilicet repletum est « non eo quod ipse solus deus factus est, sed posteris suis ducendis in cælum. Non igitur poterat dici « replevit cælum », nisi unus saltem e progenie Cæsarem ad superos subsecutus fuisset [3]. Equidem, etsi « aliquanto ineptius » sentire videbor, non ex uno hoc verbo « replevit » Augustum approbaverim cum Cæsare in cælo jam habitare. Nam quæ est ista hyperboles interpretatio? Num quod cælum una anima non replevit, animæ duæ replebunt?

1. Manil., *Astron.*, I, 798-804.
2. Freier, *op. l.*, p. 20.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 21.

Quanquam fateor nimiam et mihi videri hujus dictionis hyperbolen, nec plenum Cæsare cælum placere. Sed illi mihi errare videntur, qui Veneris prolem Juliam vel de Cæsare solo, vel de Cæsare et Augusto dici putant. Hæc enim verba ad gentem Juliam sunt referenda, quæ cum originem a Venere ducat, cælo descendisse ideo a poeta dicitur, cum autem et Divum Julium et Quirinum deorum numero inseruerit, omnesque deinceps eorum posteros promittat, ideo tanquam cælum repleat, laudari potest. Præterea verbum *replere* ita usurpari potuit, ut idem quod *supplere* valeret.

« Jam vero, inquit Freier, in sidere Augusto animas Juliæ gentis habitare atque inde principe Augusto totum cælum regere multo clarius apparet ex eo loco [1]... Augustus, inquit poeta, cernit in cœtu Divum magnumque Quirinum. Est igitur ille non in terris..., sed eodem loco, quo abiisse Cæsar et Romulus creduntur [2]. » At ea quæ Freier hic scribit, non optime inter se conveniunt. Nam Cæsar et Romulus non in galaxia cum illustribus viris habitant, sed cum diis,

> Altius ætherei quam candet circulus orbis,
> Illa deum sedes, hæc, illis proxima, divum
> Qui virtute sua similes vestigia tangunt.

Ergo si mortuus Augustus « eodem loco quo abiisse Cæsar et Romulus creduntur » eos contemplatur, non profecto in sidere suo sedem habet. Nec, cum divus sit, aliam sedem quam deorum habere potest. Relinquenda igitur omnis hujus sideris mentio, nec diversos duorum locorum sensus miscere et confundere debemus. Hic enim nihil aliud scripsit poeta, nisi illustres viros post mortem in lacteum circulum abire, gentem autem Juliam non humanos, sed divinos honores, ut a Venere ortam, consequi; Cæsarem ideo et Romulum altiorem in sedem delatos fuisse, quæ propria deorum est; tum Augustum regere cælum « socio per signa Tonante », et in deorum sede cernere Divum Julium magnumque Quirinum. At non video quomodo inde appareat non vivere Augustum.

Nam, credo, non unica hæc ac singularis adulatio est, qua

1. Freier, *op. l.*, p. 19.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 20.

vivum Cæsarem poeta socium cum Jove facit ac participem regiminis orbis. Divinam enim potestatem, nec terrestrium tantum rerum, sed naturæ totius ac mundi arbitrium, ne ullo quidem relicto consortio, Virgilius Augusto, Lucanus Neroni concesserunt [1]. Valerius autem Maximus *cælestem* Tiberii *providentiam* appellat, etiamtum viventis [2], et Statius usque verba de Domitiano facit, tanquam si omnes eum dii deæque collegam sibi parem ac socium agnoscant [3]. Eamdem fere adulationem versus notissimi præ se ferunt :

Nocte pluit tota; redeunt spectacula mane :
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

Ne vero quis de modo et mensura ejus societatis, quam poetæ Cæsaribus cum Jove et diis tribuunt, disputet. Mihi nempe satis est quod ullam tribuerunt : licet Manilius arctiorem vel æqualiorem illam finxerit, quid refert? Idem locutus est, quod multi, sed vi majore et intentiore adulatione.

At cur Manilius cælum Augusto regendum permittit « socio per signa Tonante »? Sane his verbis *per signa*, in quibus interpretes valde hæsere, nihil aliud significatur, quam locus in quo ea Jovis Augustique socia potestas exercetur; nec Augustus magis, quam Jupiter, in ullo sidere domicilium habere putandus est. Deinde illam cæli dominationem et alias pollicitus est, cum scripsit :

Tolle istos hominum partus sub sidere tali (sub Nave Argo)...
(Non) Actiacosque sinus inter suspensus utrimque
Orbis, et in ponto cæli fortuna natabit [4];

tanquam, ut optime ait Freier, « pugna Actiaca de fortuna orbis et cæli, de salute totius mundi agatur [5] », et victori non terræ tantum, sed signa quoque sint cessura. Et tamen tum Augustus vivebat.

Nunc omissis his versibus in quibus Vari cladem memorat [6],

1. Virg., *Géorg.*, I, 24-42; Luc., *Phars.*, I, 45.
2. Val. Max., *op. l.*
3. Stat., *Silv.*, I. 1; IV, 1 et 2.
4. Manil., *Astron.*, V, 53-54.
5. Freier, *op. l.*, p. 21.
6. Manil., *Astron.*, I, 799-900.

unde sine controversia inferendum est, post Vari cladem scripsisse Manilium, ad finem libri primi veniam, primumque locum integrum afferam :

...Nec plura alias incendia mundus
Sustinuit, quam cum ducibus jurata cruentis
Arma Philippeos implerunt sanguine campos.
Vixque etiam sicca miles romanus arena
Ossa virum lacerosque prius superastitit artus;
Imperiumque suis conflixit viribus ipsum,
Perque patris pater Augustus vestigia vicit.
Necdum finis erat : restabant Actia bella
Dotali commissa acie, repetitaque rerum
Alea et in ponto quæsitus rector Olympi;
Femineum sortita jugum cum Roma pependit
Atque ipsa Isiaco certarunt fulmina sistro.
Restabant profugo servilia milite bella,
Cum patrios armis imitatus filius hostes
Æquora Pompeius cepit defensa pacenti.
Sed satis hoc fatis fuerit. Jam bella quiescant,
Atque adamanteis discordia vincta catenis
Æternos habeat frenos in carcere clausa.
Sit pater invictus patriæ, sit Roma sub illo,
Cumque deum cælo dederit, non quærat in orbe [1].

Nonne ea perlegenti sensus patet? Nam totam discordiarum civilium seriem explicat poeta et finem aperit, optatque ut pax illa stet in posterum : scilicet, postquam Pharsalicam et Philippeam pugnam, Virgilianæ poeseos forsitan haud immemor, attigit, postquam Actiaca cum Antonio, servilia cum Pompeio bella commemoravit, tum vero tanquam si de recentibus malis necdum satis confirmata pacis diuturnitate loquatur, precatur ut satis hoc fatis fuerit, vivatque Cæsar imperetque Romæ invictus imperturbatusque, discordias omnes et bella compescens. Quis vero Cæsar intelligatur? At quem alium patrem patriæ poeta dicere hic potest, quam ipsum illum cui ob exstincta tot civilia bella, instauratamque rempublicam et pacatum orbem, nomen hoc universæ civitatis cum privato tum publico consensu delatum fuerit? Num etiam ea romanarum discordiarum et cladium commemoratio in alius laude terminari potest, quam principis per quem rursus florere res Romanæ cœperunt? Quemadmodum

1. Manil., *Astron.*, I, 907.

rerum ab Augusto gestarum enumerationem in Tiberium subito desinere posse credamus? Atqui si Tiberius nominetur, in eo hæreamus, inquiramusque quomodo id fieri potuerit : cum autem de illo mentio nulla facta sit, ne vim faciamus versibus Manilianis neve Tiberium moleste invitis intrudamus.

At negat Freier[1] post Vari cladem Augustum *invictum* dici potuisse? Cui vero non venit in mentem, nemini tum visum fuisse ipsum vinci Augustum? Etenim si per legatos imperator triumphabat, non sane ad imperatorem clades referebantur; et res ab Augusto gestas considerantibus, triste sane legionum Varianarum exitium videbitur esse, non id tamen, quod tot victorias ac triumphos obliteret. Præterquam quod quis miretur, etiamsi ipse princeps legiones victas duxerit, eum tamen ab adulatoribus invictum haberi?

In ultimo vero versu omnes laboraverunt :

Cumque Deum cælo dederit, non quærat in orbe.

Quem ita accepit Lachmann, ut eum sub Tiberio scriptum esse appareret : nam Cæsarem jamdiu mortuum nec jam ab ullo quæsitum dixit, Augustum igitur fato nuper functum designari[2]. Quam adeo non verisimilem interpretationem et ipse perpetuus hujus viri admirator Freier judicavit, ut ingeniosum sensum excutere tentaverit. Nam non Augustum innui professus est, sed optavisse poetam ut aliquis pater patriæ semper exsisteret, neve Roma principatum everteret libertatemque antiquam repeteret; et ubi quis princeps morte divus in cælum concessisset, continuo heres aliquis item divus morte futurus succederet[3], Virgiliani carminis modo :

.....uno avulso non deficit alter
Aureus.

Quod utrum acutissimum an ineptissimum sit reputandum, non quæram; certe parum verisimile est. Unde enim [post eam rerum Augusti commemorationem ista in universum principatus laudatio? Quodsi eam civitatis formam poeta commendare

1. Freier, *op. l.*, p. 22.
2. Lachmann, *l. l.*
3. Freier, *op. l.*, p. 23-24.

voluit, quæ melior inveniri commendatio et efficacior poterat, quam Augusti ipsius laudes, votaque pro ejus perpetua dominatione.

Recte igitur illa de Augusto dici Jacobus obtinuit, non autem recte ultimis verbis maligne stringi Tiberium suspicatus est.[1]. Nam equidem non has voces « cumque deum cælo dederit » ad illud futurum tempus esse referendas censeo, cum mortuus Augustus divinitatem induet, sed ad præsens tempus, cum vivus princeps jam numero deorum adscribatur. Cui interpretationi cum multa et ipsius Manilii et Virgilii et Horatii loca, tum Valerii Maximi de Tiberio, et Statii de Domitiano favent. Videtur ergo Manilius ita sensisse : « Ne Roma, licet jam cælo deum dederit Augustum, illum tamen tanquam amissum quærat in orbe. Nam deum quidem, sed in terris præsentem deum Cæsarem habet, utinamque diu habeat. » Cum autem vis tota sententiæ in hoc verbo *quærat* sita sit, non desunt exempla quibus manifestum sit Latinos scriptores hoc verbo sæpe ea indicavisse, quæ amissa et deficientia desiderarentur. Velut Cicero contra Verrem : « Ætnensis ager deformis atque horridus, ut in uberrima Siciliæ parte Siciliam quæreremus [2]. » Et Tibullus :

Quisquis inornatumque caput crinesque solutos
Adspiceret, Phœbi quæreret ille comam [3].

Quam significationem crebrius voce *requirere* expresserunt. Augustus igitur, ut scribit Manilius, quamvis deus, ideoque in cælum receptus, non in terris requiretur, cum vivat, simulque et dei et principis vicibus fungetur.

Libro secundo horoscopum Augusti Manilius indicat, cum, quæ signa ad quæ spectent, exponit :

.... Contra Capricornus in ipsum
Convertit visus : quid enim mirabitur ille
Majus, in Augusti felix cum fulserit ortum [4] ?

1. Jacob., *Præf.*, p. XVI sqq., locum ita intelligit : « Quand Rome aura donné un Dieu au ciel, qu'elle ne le cherche plus sur la terre », id est : « Tibère succédera à Auguste, mais ne le remplacera pas. »
2. Cic., *Verr.*, II, 3, 18.
3. Tib., II, 3, 25.
4. Manil., *Astron.*, II, 507-509.

Ubi, ut in ceteris, contendere licebit de Augusto mortuo agi. Nonne autem miraris, cum adeo acriter sub Tiberio principe Astronomica fuisse scripta jactent, paucissima de Tiberio reperiri, eaque dubia et incerta, quæque de Augusto multi intelligere possint, de Augusto autem permulta et apertissima? Quæ autem ista est ratio, omnes laudes et adulationes non in principem, cui opus, ut dicunt, fuit dedicatum, sed in defunctum nec jam præsentem principem cumulare? Sane novi generis scriptorem habemus, cum omnes semper poetæ et rhetores in viventium tantum et regnantium laudatione nimii fuisse arguantur. Deinde quid de illis quæ dicunt Germanici Tiberiique thematibus, de quibus jam verba feci, credendum sit, hinc apparet, cum hic Augusti thema obiter attingens Augustum nominet, illic autem illorum themata, ut ferunt, fusius explicans, neutrum proprio nomine vel ullo titulo appellet.

Quartus vero liber magnam dubitationem trahit. Nempe ibi Tiberius sine dubio innuitur.

> Est Rhodos, hospitium recturi principis orbem,
> Tumque domus vere solis cui tota sacrata est,
> Cum caperet lumen magni sub Cæsare mundi [1].

Sed quid dixi, Tiberium innui? Nam Freier vir sane cum vulgatis tum manifestis sententiis infestissimus, hunc unum in quo omnes conveniebant locum negat ita intelligendum, ut exsilio Tiberii alludatur. At homini ingenioso apparet, de Germanico agi, qui cum Asiam peteret, in hac insula aliquantisper deversatus est [2]. Quis vero credat, tanti momenti fuisse vel tam insignem Germanici in insula Rhodo commorationem, ut ita a poeta celebraretur? Quin igitur pari honore omnes locos prosecutus est, quibus contigit ut a Germanico viserentur? Aut non quasi communi sensu admonemur, cum de recturo orbem principe Manilius loquatur, eumque Rhodi vixisse dicat, de Tiberii tantum insigni exsilio agi posse? At enim ista laus Germanico quam Tiberio est dignior : quid cetera? non Augusto quam Tiberio digniora erant; et tamen ea Tiberio tribuis. Sed quis tam simplex ac candidus, qui de laudibus a poeta effusis quærat, uter iis fuerit dignior?

1. Manil., *Astron.*, IV, 764.
2. Freier, *op. l.*, p. 39 et 76.

De Tiberio igitur Manilium ea scripsisse credamus, eumque jam reliquisse relegationis dissimulatæ sedem, et in societatem imperii Romam vocatum : quod post Varianam cladem quarto anno evenit. Nam satis erit ad intelligendum, unde nova hæc surgat Tiberii mentio, si extremis Augusti temporibus, cum jam cuncta ad futurum principem vergerent, quartum librum adscribemus. Quanquam hic fateor nihil obstare, quin Tiberius jam regnare reputetur : nam vox *recturi* præsens tempus indicare potest, quod tum futurum erat, cum Rhodos hospitium principis erat [1]. Verba autem *sub Cæsare* cum accipi ita possunt, ut Tiberius lumen mundi esse *post Cæsarem* declaretur, vel *sub fulgore Cæsaris*, quo non aliud majus est lumen, tum significare possunt *in Cæsare :* velut in libro secundo de Jove dixit :

Et *sub* fratre viri nomen [2].

Sed in fine libri quarti vivere Augustum apparet. Nam poeta sic loquitur :

Ne dubites homini divinos credere visus;
Jam facit ipse deos, mittitque ad sidera nomen;
Majus et Augusto crescet sub principe cælum [3].

Ea sane obscuriora esse Lachmann [4] contendit, non ita tamen ut Tiberium significari non deprehendat, quem Freier admonet anno Urbis 770 sacrarium toti Juliæ genti dedicavisse? Attulerat autem Lachmann Velleii Paterculi locum : « Sacravit parentem suum non imperio, sed religione; non appellavit [eum], sed fecit deum [5]. » Neque fecisse deos Tiberium negabo, sed verborum sensu communi contentus, ubi Augustus dicatur, non Tiberium intelligam : quis enim, ea verba *Augusto sub principe* legens, Tiberium regnare credat? At Manilii sententia patet, extollentis quæ quantaque homo facere possit. Valerius Maximus gloriatur quod Roma cives suos deorum concilio inserere potuerit : « Deos enim, inquit, reliquos accepimus, Cæsares

1. Gallice, *Du prince qui devait régner sur le monde.*
2. Manil., *Astron.*, II, 16.
3. Manil., *Astron.*, IV, 933.
4. Lachmann, *l. l.* — Freier, *op. l.*, p. 25.
5. Vell. Pat., II, 26.

dedimus [1]. » Crescet autem Augusto sub principe cælum, quoniam et additus diis Cæsar fuit, et ipse nondum vita functus divinitatem Augustus induit.

Hic esse adnotandum puto, cum omnes sententias ac voces conferrem quas ex Ovidio nostrum assumpsisse vir multæ diligentiæ Cramer judicavit [2], illud mihi fuisse obvium, quod, ut multa in toto poemate a ceteris Ovidii operibus tracta occurrebant, ita nihil ferme a Ponticis epistolis mutuatum reperiebatur, nisi quæ forte rara nec semper manifesta in quarto et quinto Astronomicon libro deprehenderentur. Pleræque vero ex Ponto epistolæ non ante annum post Christum tertium decimum Romam pervenerunt; ita ut extremis temporibus Augusti quartus et quintus libri redderentur; unde probabilior exsisteret ratio, cur in quarto libro, cum jam moriens Augustus vix languido spiritu heredem a summo fastigio arceret, Tiberii cum honore commemoratio inveniretur.

Nec prætermittendum est, cur non in argumentum vocaverim primos Germanici Arateorum versus, in quibus Manilii exordium imitatus est. Nam etsi vir doctissimus Bæhrens qui Germanici versus edidit, Phænomena latine fuisse versa Augusto vivente, et Augusto dedicata arbitratur [3], non ejus auctoritati tantum tribuam, ut opinionem aliorum in primisque Freier omnino negligam [4], qui Tiberii temporibus scriptum opus Tiberio dedicatum fuisse putaverunt. Rem igitur dubiam in dubio relinquam neque ex incerta re certum indicium petam.

Ad summam ita scriptum fuisse Manilii opus mihi videtur, ut post Vari cladem (quod unum certissimum et per se manifestum est) ante editas ex Ponto epistolas, octavum inter et tertium decimum annum, primus et secundus et tertius libri fuerint conditi; quartus vero post Ponticas epistolas ante Augusti obitum additus fuerit, sed quintus vel cum quarto vel posterius, Tiberio jam regnante, subjici potuerit.

1. Val. Max., *Prologus*. — Cf. Teuffel, *Lit. Rom.*, 248, 3.
2. Cramer, *De Manilii qui dicitur elocutione*, p. 4 et 68 sqq. — Cf. Freier, p. 69 sqq.
3. Bæhrens, *Poetæ Latini minores*, Teubner, 1879, t. I, p. 143.
4. Freier, *op. l.*, p. 66. — Teuffel, *Lit. Rom.*, 270, 4.

IV

Nec crediderim juvenem admodum poetam ad scribendum accessisse, quamvis ipse ita optaverit :

> Annosa et molli contingat vita senecta [1].

Hinc contra jam non juvenem fuisse inferam. Nam vix ingressi vitam necdum prima spatia emensi non fere senectam optant : quam e longinquo prospectam, præsenti flore læti et gestientes, horrent, nedum optent. Et quid prosit optare? vitam carpunt integram, nec reformidant ne spatium in quod effunduntur liberius, currentibus intercludatur. At qui jam juvenilem luxuriem spesque insanas cæcumque fiduciam rerum excesserunt, quorum jam vergunt anni, senectam illi in limine senectæ non horrent, senectam cum senescente Cicerone laudant, amant, optant. Nec misera ea et confecta et tristis vita videtur esse, sed vita demum et ideo cum malis omnibus bona.

Di audiverint Manilii vota, necne, incertum est. Nam imperfectum opus videtur relictum fuisse, sive poetæ morte, sive quo alio casu. At non illum ab incepto destitisse ideo dixerim, quia astrologiam tractare nemo Tiberio principe posset, nisi cum periculo. Aliud enim est astrologiam consulentibus respondere, stimulosque multorum ambitioni addere, qui civitatem turbent et evertant, ne signa mentiantur : aliud prorsus de astrologia otiosis scribere, carmenque ob explicandum ingenium, cum æmulorum tantum offensione scholasticorum, condere. Nec profecto princeps curavisset, quid intra ludi parietes vetulus rhetor de astris concinnaret.

Fieri denique potuit, ut exactum opus et diu despectum neglectumque non scriptoris quodam casu, sed scribarum vitio quibusdam partibus fuerit truncatum, quodque imperfectum videtur esse, fractum et ruinosum melius dicatur.

1. Manil., *Astron.*, I, 114.

CAPUT SECUNDUM

NUM MANILIUS STOICORUM DISCIPLINÆ FUERIT ADDICTUS.

Placuit quibusdam Manilium doctrinæ stoicorum fuisse deditum, eorumque inventa versibus explicavisse : adeo ut egregius quidam Gallicæ Universitatis professor *theologum illum stoicorum poetam* dixerit [1]. Quam opinionem non satis constare existimo, eique ut aliquam verisimilitudinis umbram, ita veritatis parum inesse.

In primis fateor stoicos astrologorum numeris valde favisse, neque minus hoc divinandi genus accepisse quam cetera. Nam apud Ciceronem sensisse eos legimus, et, si divinatio sit, deos esse, et, si dii sint, divinationem; cumque ista sic reciprocari crederent, eam quasi arcem tanta pervicacia defendisse, ut nullam fere rerum futurarum præsensionem respuerent [2]. E quibus Panætius *unus astrologorum prædicta rejecit* [3]; quanquam ne ille quidem *ausus est negare vim esse divinandi, sed dubitare se dixit* [4]. Ceteris ejusdem disciplinæ ne levissima quidem dubitatio, *cum id de quo Panætio non liquet, iis omnibus solis luce videatur clarius* [5]. Quæ cum ita sint, nonne facile velut secundo argumenti flumine eo delabimur, ut astrologum hunc poetam astrologis illis philosophis sese applicuisse arbitremur.

1. Ferraz, *De stoica disciplina apud poetas Latinos*. Parisiis, 1862, p. 52.
2. Cic., *de Div.*, I, 3, 6; I, 6, 10.
3. *Ibid.*, II, 42, 88.
4. *Ibid.*, I, 3, 6.
5. *Ibid.*

Sed aliud longe est, fidem astrologiæ summatim atque in universum adhibere, aliud singula dispicere remque per partes omnem percensere. Nam qui vulgi opiniones tueri affectabant, et ad altissimas doctissimasque causas vel aniles fabulas revocare gaudebant, iidem, credo, non tam ad ea omnia accipienda fuissent proni, si diligenti disquisitione minute illa investigavissent, astrologiam præsertim, quam ceteræ sapientiæ suæ rationi repugnare jam animadvertissent. Neque enim ea divinatio reliquarum similis est : nempe exta, monstra, fulgura, auguria, sortes, somnia, vaticinationes eventura prænuntiant, astrologia autem non fortunam tantum, sed ingenium, neque bona aut mala, sed virtutes ac vitia nascentibus præparat : quod quidem mox ostendam cum stoicorum doctrina parum congruere. Ac mihi libros Ciceronis de Divinatione evolventi illud obvium est, Quintum, dum placita stoicorum defendit, de ceteris generibus plurima, paucissima de astrorum significatione exponere : unde colligi potest, non tantum illos huic generi studuisse quantum reliquis. Quod credibilius evenit, si quis Panætium attendit, qui unus astrologiam rejecit, summis ætatis suæ astrologis usum fuisse, Scylace etiam Halicarnassio vel familiariter [1] : adeo ut non aliam ob causum minus astrologiæ credidisse videatur, quam quod plus in ea intelligebat. Præterea, quod omnes stoici astrologiam acceperunt, non continuo inter stoicos numerandi omnes sunt, qui iidem fuerunt astrologi. At contra, duo qui Romæ ante Manilium de ea arte scripserunt, non stoici fuere : Varronem dico, qui, si ullam philosophicam hæresim secutus est, Pythagoream potius fovit, quam stoicam, et Nigidium Figulum, qui procul dubio Pythagoreus fuit. Igitur, cum non magis Zenonis doctrina quam aliorum philosophorum interpretandæ astrorum rationi faveat, neque ullo arctiore vinculo aut naturali societate Porticus inventa et Chaldæorum sint juncta, nullum jam indicium, stoicorum sectatorem fuisse Manilium, ex eo ducemus, quod astrologiam, de qua scripsit, illi sapientiæ doctores tutati sunt.

Itaque ad ipsum carmen accedendum est, inquirendumque diligentiùs, num in eo satis certa rei argumenta appareant.

1. *Ibid.*, II, 42, 88.

I

Quædam sane prolata sunt, quæ stoicam disciplinam luculentis verbis ornarent, neque alio fonte omnino oriri possent.

Velut in his versibus, quibus « **Deum prædicat unum, immensum, cuncta ad vitam** excitantem [1] », nonne notissima ille stoicorum de Deo sententia agnoscitur?

Namque canam tacita naturæ mente potentem
Infusumque deum cælo terrisque fretoque,
Ingentem æquali moderantem fœdere molem :
Totumque alterno consensu vivere mundum,
Et rationis agi motu : cum spiritus unus
Per cunctas habitet partes atque irriget orbem
Omnia pervolitans, corpusque animale figuret [2].

Neque semel ea cecinit : quid hunc quoque locum memorem?

Hoc opus, immensi constructum corpore mundi,
Membraque naturæ diversa condita forma
Aeris atque ignis, terræ pelagique jacentis,
Vis animæ divina regit ; sacroque meatu
Conspirat deus, et tacita ratione gubernat,
Et multa in cunctas dispensat fœdera partes,
Altera ut alterius vires faciatque feratque,
Summaque per varias maneat cognata figuras [3].

Porro stoici Deum hominemque arctissima societate conjunxere, humanamque rationem a divina ratione velut a fonte derivaverunt : quam sententiam Manilius his versibus expressisse creditur :

Quis dubitet post hæc hominem conjungere cælo ?
. . . . . [4]
Eximium natura dedit linguamque, capaxque
Ingenium, volucremque animum, quem denique in unum
Descendit Deus atque habitat, ipsumque requirit.
. . . . . .
Quis cælum possit, nisi cæli munere, nosse?
Et reperire Deum, nisi qui pars ipse Deorum est [5].

1. Ferraz, *op. laud.*, p. 49.
2. *Astron.*, II, 60; Ferraz, *op. l.*, p. 49.
3. *Ibid.*, I, 247; Ferraz, *op. l.*, p. 51.
4. Hic versum excidisse Jacobus judicat.
5. *Id.*, *ibid.*, II, 105; Ferraz, *op. l.*, p. 52.

Et his :

Jam nusquam natura latet : pervidimus omnem
Et capto potimur mundo, nostrumque parentem
Pars sua conspicimus, genitique accedimus astris [1].

Age, quis nescit quæ sæpissime et altissimis sane verbis de fato locuti sint stoici? quis vividas Senecæ splendidasque adhortationes non miratus est, quoties hominem increpat æternæ rationi obstantem, admonetque ut idem cum Deo velit, ne pati quæ nolit cogatur, utque fatum intelligendo in libertatem vertat.

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

Hinc fluxere Maniliani in quarto libro versus :

Fata regunt orbem, certa stant omnia lege,
Longaque per certos signantur tempora cursus.
Nascentes morimur, finisque ab origine pendet.
Hinc et opes et regna fluunt, et sæpius orta
Paupertas artesque datæ.....
Nemo caret damno, poterit nec habere negatum,
Fortunamve suis invitam prendere votis,
Aut fugere instantem : sors est sua cuique ferenda [2].

Deinde animum etiam vere stoicum reperias in admirandis illis versibus, quos contra Lucretium Manilius fundit, ut non cæca forte, sed ratione divina creatum orbem universum ostendat?

Nec quicquam in tanta magis est mirabile mole,
Quam ratio et certis quod legibus omnia parent.
Nusquam turba nocet, nihil ullis partibus errat,
Laxius aut levius mutatove ordine fertur.
Quid tam confusum specie, quid tam vice certum est?
Ac mihi tam præsens ratio non ulla videtur,
Qua pateat mundum divino numine verti,
Atque ipsum esse deum, nec forte coisse magistra,
Ut voluit credi, qui primus mœnia mundi
Seminibus struxit minimis inque illa resolvit [3].

Non enim ibi illud modo argumentum profert, tot per secula a Pythagoreis moxque a christianis philosophis repetitum, quo

1. *Ibid.*, IV, 883; Ferraz, p. 119.
2. *Ibid.*, IV, 14; Ferraz, p. 53.
3. Man., *Astron.*, I, 478.

compositæ totius naturæ moli adfuisse compositorem demonstrant, quem vocant Deum. Sed et deum illum ipsum mundum esse Manilius affirmat, et compositum eumdem ac compositorem, totiusque figuræ concordia vim interioris spiritus prodi : in quibus manifestum illum stoicum deprehendimus.

Addam etiam, ne quid omittere videar, stoicis reddendum esse Manilianum illud de vi rationis summa :

Nec contemne tuas quasi parvo in corpore vires :
Quo valet, immensum est...
Materiæ ne quære modum, sed perspice vires,
Quas ratio, non pondus habet. Ratio omnia vincit [1].

II

Sed multa alia allegantur, quæ quanquam e stoica disciplina oriri possunt, non tamen necesse est ut ex ea oriantur, quæ ei ut non contraria, ita non propria, sunt autem Zenonis discipulis communia cum plurimis philosophis.

Quid enim vere stoicum habent pulcherrimi illi versus, cum omnes gentium ac regnorum vicissim origines et ruinas cum sempiterna mundi æqualitate confert, magnamque illam cogitationem animis legentium infigit, in qua magnificentissime nostri sæpe oratores ac poetæ sunt morati :

Jam tum, cum Graiæ verterunt Pergama gentes,
Arctos et Orion adversis frontibus ibant.....
Temporaque obscuræ noctis deprendere signis
Jam poterant, cælumque suas distinxerat horas.
Quot post exscidium Trojæ sunt eruta regna ?
Quot capti populi ? quoties fortuna per orbem
Servitium imperiumque tulit varieque revertit ?
Trojanos cineres in quantum oblita refovit
Imperium ? fatis Asiæ jam Græcia pressa est.
Sæcula dinumerare piget, quotiesque recurrens
Lustrarit mundum vario sol igneus orbe.
Omnia mortali mutantur lege creata,
Nec se cognoscunt terræ vertentibus annis,

1. *Id., ibid.*, IV, 923-924, 931-932.

Et mutant variam faciem per sæcula gentes.
At manet incolumis mundus, suaque omnia servat;
Quæ nec longa dies auget minuitve senectus.....
Idem semper erit, quoniam semper fuit idem.
Non alium videre patres, aliumve nepotes
Adspicient. Deus est qui non mutatur in ævo [1].

Ecquid, inquam, stoicum ibi reperias, nisi ipse inserueris? Quin attente perspicienti nonne cuilibet magis ea verba convenisse apparet, quam stoico? Nam non æternitatem hanc immutabilem decernunt stoici mundi et astrorum compagini : persuasum autem habent « solem, lunam, stellas omnes, terram, mare, deos esse... : fore tamen aliquando ut omnis hic mundus ardore deflagret [2]. » Humanorum quidem imperiorum aliquot sæcula ortum occasumque complectuntur, sæcula autem innumera non hunc forsan consument orbem : quid vero stoicis centum aut mille sæcula? qui sapientem suum non inferiorem Deo, etiam deum esse autument, licet ille vix octogenarius fatiscat et dilabatur, Deus idem in æternum ac sui similis sæcula semper labentia indefessus vincat : sed brevitatem temporis nihil curant, neque minoris æstimant qui per viginti annos rationis conscius fuit, quam qui per viginti millia sæculorum. Quis igitur stoicus astra magis admirabitur quam civitates, illorumque diuturnitatem brevitati harum anteponet? Vulgi levis et inconstantis est tale temporum discrimen. Atque, etsi Manilius hic illud tantum sibi proposuit, ut, quem nos locum communem vocamus, extenderet, nemo profecto stoicus loco communi indulsisset a magistrorum institutis ita abhorrentem.

Locum quoque communem, neque propriam stoicorum quamdam doctrinam, credo his versibus inesse, quibus poeta legentes hortatur ad astra perspicienda docetque pervium cogitationi futurum mundum, hoc argumento fretus, hominem scilicet

1. *Astron.*, I, 501. — Ferraz, *op. laud.*, p. 57; ubi eadem scripsisse Anglicum poetam Byron de imperiis et oceano refert.
2. Cic., *Acad.*, II, 37, 119. — Cf. Ravaisson, Mémoire sur le stoïcisme, *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXI, p. 69. — Senec. :

Cæli regia concidet,
Certos atque obitus trahet,
Atque omnes pariter deos
Perdet mors aliqua et chaos.

(*Herc. Œt.*, 1106.)

cælo natum; unumque supra cætera animalia a Deo formatum esse, ut Deum quærat et videat [1]. Quos versus quivis astrologus scripserit, qui modo non stoicorum libros, sed Ovidii legerit.

Etiam legentem primos carminis versus, exacteque et sine studio dijudicantem interrogabo, numquid stoicum redoleant.

> Carmine divinas artes, et conscia fati
> Sidera, diversos hominum variantia casus,
> Cælestis rationis opus, deducere mundo
> Aggredior [2].

Conscia fati sidera poeta dixit. At quemadmodum dicere potuisset? nemo non astrologus (Romana de gente fuerit an Chaldæa, stoicus an Christianus, nihil refert), ita loqui re ipsa cogitur. *Cælestis rationis opus* scripsit. At et Peripateticus et Pythagoreus et Chaldæus et Ægyptius et Christianus, et quivis præter Epicureum, idem scripsisset, neque enim quidquam ibi indicat Deum mundo inhærentem atque infusum; potestque intelligi de Deo supra mundum posito neque magis ei junctum quam ullus artifex ulli operi. At *mundum* dixit pro cœlo. Quid? istud verbum stoicos a ceteris sejunget idemque valebit quid Hebraicum illud olim *shibbolet*? Lucretium igitur et Catullum et Virgilium et Tibullum in Porticum compellemus, qui *mundum* omnes pro cælo usurpaverint [3].

1. Ferraz, p. 60. — *Astron.*, IV, 896.

> Aut cuiquam genitos, nisi cælo, credere fas est
> Esse homines? projecta jacent animalia cuncta
> In terra, vel mersa vadis, vel in aere pendent;
> Omnibus una quies, venter censusque per artus,
> Et, quia consilium non est, et lingua remissa.
> Unus in inspectus rerum viresque loquendi
> Ingeniumque capax, variasque educitur artes
> Hic partus, qui cuncta regit, secessit in urbes,
> Edomuit terram ad fruges, animalia cepit,
> Imposuitque viam ponto, stetit unus in arcem
> Erectus capitis, victorque ad sidera mittit
> Sidereos oculos, propiusque adspectat Olympum
> Inquiritque Jovem; nec sola fronte Deorum
> Contentus manet, et cælum scrutatur in alto
> Cognatumque sequens corpus se quærit in astris.

2. *Ibid.*, I, 1. — Ferraz, p. 119.
3. Lucret., V, 1435. — Catul., 64, 205. — Virgil., *Georg.*, I, 240. — Tibul., III, 4, 17.

Nec magis his versibus innitendum est quibus Manilium *antipodes* esse affirmavit [1]. Fateor et Epicureis idem non placuisse [2] et a stoicis obtentum. Non tamen sequitur ut nemo idem loqui potuerit, nisi stoicus. Nam Plinium habemus testem, neminem esse primo post Christum sæculo qui antipodes esse negaret, idque adeo certum visum esse ut nullum jam ambigendi locum relictum esse crederetur [3]. Pythagoram vero multis ante sæculis cum multa ac vera de astris astrorumque et terræ figura, tum id de antipodibus docuisse constat [4]. Neque ideo hanc opinionem tuebantur stoici, quod stoici erant, sed quod rotundam esse terram judicabant : hinc enim tota res pendet.

Denique nullum inde indicium capiendum est, quod egregiorum virorum animos post mortem in astris Manilius locaverit. Qui quidem locus pulcherrimus :

> An fortes animæ dignataque numina cælo,
> Corporibus resoluta suis, terræque remissa,
> Huc migrant ex orbe, suumque habitantia cælum
> Æthereos vivunt annos, mundoque fruuntur [5]?

Magnamque effundens eloquentiam optimos hic reges et sapientes et cives locat, Achillem, Atridasque, Ulyssemque, Hectorem et Sarpedona et Penthesilea, Alexandrumque magnum,

1. Ferraz, p. 120. — Manil., *Astron.*, I, 235 :

> Ex quo colligitur terrarum forma rotunda.
> Hanc circum variæ gentes hominum atque ferarum
> Aeriæque colunt volucres. Pars ejus ad arctos
> Eminet, austrinis pars est habitabilis oris;
> Sub pedibusque jacet nostris, supraque videtur
> Ipsa sibi; fallente solo declivia longa,
> Et pariter surgente via, pariterque cadente.
> Hanc ubi ad occasus nostros sol aspicit ortus,
> Illic orta dies sopitas excitat urbes,
> Et cum luce refert operum vadimonia terris,
> Nos in nocte sumus, somnosque in membra locamus.
> Pontus utrosque suis disjungit et alligat undis.

2. Lucret., I, 1045 sqq.
3. Plin., II, 65.
4. Diog. Laert., *de Pythagora*. — Montucla, *Histoire des mathématiques*, I, 117 : « La distribution de la sphère céleste, l'obliquité de l'écliptique, la rondeur de la terre, l'*existence des antipodes*, la sphéricité du soleil et même des autres astres, la cause de la lumière de la lune et de ses éclipses, de même que de celle du soleil, furent enseignées par Pythagore. »
5. Man., *Astron.*, I, 758.

Quique animi vires et strictæ pondera mentis
Prudentes habuere viri : quibus omnis in ipsis
Census erat : justusque Solon, fortisque Lycurgus,
Æthereusque Platon, et qui fabricaverat illum,
Damnatusque suas melius damnavit Athenas.
. . . . . .
Romanique viri, quorum jam maxima turba est ;
Tarquinioque minus reges, et Horatia proles.
Tota acies partus.....
Et Jove qui meruit cælum Romamque Camillus
Servando posuit.....
Certantesque Deci votis, similesque triumphis,
Invictusque mora Fabius.....
Scipiadæque duces, fatum Carthaginis unum ;
Pompeiusque orbis domitor, per tresque triumphos
Ante deum princeps; et censu Tullius oris
Emeritus cælum...
Et Cato fortunæ victor.....

E quibus cum plurima brevitatis causa detraxerim, tam multa tamen servavi, ut facile appareat astra accipiendis egregiis viris poetam destinavisse, non quia quamdam hæresim stricte observabat, sed ut sibi viam aperiret ad luculentam, ut putabat, explicandam enumerationem. Ceterum hoc tanquam philosophicum, non tanquam poeticum à Manilio volo fuisse amplificatum : non continuo stoicorum doctrinam hic agnoscemus. Nam compertum habemus neque stoicos unum omnes neque eumdem idem semper de his sensisse quæ post mortem fiunt. Seneca enim rem in contentionem vocavisse recte fertur :

Verum est ? an timidos fabula decipit
Umbras corporibus vivere conditis ?
Cum conjux oculis imposuit manum,
Supremusque dies solibus obstitit
Et tristes cineres urna coercuit,
Non prodest animam tradere funeri,
Sed restat miseris vivere longius ?
An toti morimur, nullaque pars manet
Nostri, cum profugo spiritus halitu
Immistus nebulis cessit in aera,
Et nudum tetigit subdita fax latus [1].

1. Ferraz, p. 59. — Senec., *Troad.*, V, 369.

Veram autem stoicorum doctrinam Seneca alias expressit, cum omnia homini morte terminari scripsit.

> Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil.....
> Quæris quo jaceas post obitum loco?
> Quo non nata jacent [1].

Quid enim immortalitem curarent, qui satis esse existimaverunt uno temporis vel brevissino puncto sapientiam intra se ipsos consummavisse, ut Deo æterno æquarentur? Quomodo vero immortalitate se donarent, cum neque materiam sine spiritu, neque spiritum intelligerent esse sine materia? quid fiet animo, cum corpus elementis reddetur, universoque orbis corpori, unde sejunctum est, iterum miscebitur? necesse est animum quoque in universam mundi animam, unde efflaverat, resorberi; necesse est ætheriam hominis partem ætheriæ naturæ parti, ut terrenæ terrenam, immergi. Neque aliud in animo habebant, qui primi jus semet occidendi arrogaverunt sapienti, vitamque exuere licere prædicaverunt. Non enim immortalem apud Deum vitam proponebant æternamqne in cælo sapientiæ consummationem : sed cum finem omnium, et ut ceterorum, ita sapientiæ esse mortem faterentur, fas esse obtinebant, si quando sapienti fata obstarent, sapientiam ipsam, ne sapiens esse desineret, cum vita abdicare, summumque rationis hunc conatum esse, non velle contra fata frui ratione.

Cum vero ista sententia innatam hominibus cupidinem diuturnitatis graviter offenderet, multi stoicorum bonis viris alterum post hoc ævum ostenderunt, mortemque jam non finem, sed initium vitæ esse pronuntiavere. Velut ipse Seneca, qui stoicam in scribendo constantiam parum exercuit, pulcherrimis id verbis declaravit. « Aliquando naturæ tibi arcana retegentur, discutietur ista caligo, et lux undique clara percutiet. Imaginare tecum quantus ille sit fulgor, tot sideribus inter se lumen miscentibus. Nulla serenum umbra turbabit; æqualiter splendebit omne cæli latus; dies et nox aeris infimi vices sunt. Tum in tenebris vixisse te dices, cum totam lucem totus adspexeris, quam nunc per angustissimas oculorum vias obscure intueris, et tamen admiraris illam jam procul [2]. » Eadem apud Lucanum invenimus :

1. *Ibid.*, p. 60. — Cf. Senec., *Ep.*, 54.
2. Senec., *Ep.*, 102.

Qua niger astriferis connectitur axibus aer,
Quodque patet terras inter lunæque meatus,
Semidei Manes habitant, quos ignea virtus
Innocuos vitæ patientes ætheris imi
Fecit, et æternos animam collegit in orbes.

Huc Pompeium evehit poeta :

Illic postquam se lumine vero
Implevit, stellasque vagas miratus, et astra
Fixa polis, vidit quanta sub nocte jaceret
Nostra dies [1].

Non igitur infitias ibo magnis viris astrorum hospitium a stoicis concessum. Sed hi tamen post Manilium scripsere : quis eorum sententiam ex illius carmine non ortam certo affirmet? Ante Manilium autem cui placuit eadem suspicari ac sperare? Non sane alicui stoicorum, sed Ciceroni, cujus somnium Scipionis mihi videtur Manilius esse imitatus, quique celeberrimam Platonicorum sermonum fabulam ita æmulatus est. Atque ut omnia uno verbo concludam, ut poeticum magis quam philosophicum, ita Ciceronianum magis quam stoicum totum hunc locum appellaverim.

Multa ergo in *Astronomicon* carmine occurrunt quæ e stoica disciplina profluxisse dicenda sunt, stoicæ dummodo disciplinæ addictum fuisse poetam supra dubitationem posueris, neque omnino esse argumento possunt talem eum reipsa fuisse. Atque id in primis cavendum est, ne et quosdam versus stoicos esse colligamus, quod a nostro poeta scripti fuerint, et poetam simul stoicum fuisse probemus, quod eosdem versus scripserit.

III

Si quis autem carmen penitus universumque consideraverit, minime stoicum fuisse Manilium fatebitur, etsi interdum stoice locutus est. Nam in his ipsis quæ maxime Zenonis discipulis reddas, nostro poetæ verba excidunt parum stoica, quæque doctrinæ toti universoque sententiæ tenori sint contraria. Nempe

1. Luc., *Phars.*, IX, 5 sqq.

cum totum inter se mundi corpus cognatum esse et, ut Graii aiebant, συμπαθὲς ἑαυτῷ refert, hominem minime convenienter præpostero honore separat atque sejungit :

quem denique *in unum*
Descendit deus atque habitat [1].

Non autem admiscendæ sunt hic duæ stoicorum diversissimæ opiniones. Nam non in hominem unum descendit deus, sed non is magis divino spiritu afflatur, vique rationis universæ fruitur, quam cetera animalia, quam apes, de quibus ea pulcherrima Virgilius :

Esse apibus partem divinæ mentis et haustus
Ætherios dixere ; deum namque ire per omnes
Terrasque tractusque maris cælumque profundum :
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas [2].

Nunc vero, cum Deus in quodcumque animal se infundat, singulari quadam et eximia cognatione cum quibusdam hominibus, bonis scilicet ac sapientibus, idem Deus junctus est. « In uno quoque bonorum virorum, ait Seneca, (quis Deus, incertum est), habitat Deus. » Apparet ergo non hominem ab animalibus, sed paucissimos homines a ceteris cum animalibus tum hominibus sevocandos Deoque arctius jungendos. Quod non sensit Manilius miscuitque pessime, quæ stoici ferunt, omnia in mundo esse Deo cognata, quæque vulgus, summam homini supra animalia esse excellentiam.

Deinde, postquam stoice, quæ rettuli, de Deo per totum naturæ orbem infuso atque spirante locutus est, alia adjicit quæ Aristotelico vel christiano modo divinam aliquam personam supra mundum collocant creatoremque a creato sejungunt.

Quod nisi cognatis membris contexta maneret
Machina, et *imposito* pareret tota *magistro*,
Ac tantum mundi regeret prudentia sensum,
Non esset statio terris, non ambitus astris.....

1. *Astron.*, II, 107. — Ferraz, p. 52.
2. Virg., *Georg.*, IV, 220.

Motus alit, non mutat opus. Sic omnia toto
Dispensata manent mundo, *dominumque* sequuntur [1].

Hæc verba, *magistro, dominum*, cum toto loco parum congruunt, stoicorumque repertis repugnant. Quæ omnia non in majus augere volo : ita tamen ut mihi concedatur, ea non diligentis discipuli esse, sed poetæ, qui philosophiam attigit.

Sed illud maxime me movet, quod, quæ stoicis præcipua essent, in quibus vis omnis doctrinæ staret, ea Manilius prætermisit : quæ, si stoicum animum habuit, neque ignorare potuit neque parvi facere.

In primis, physicam stoicorum rationem non sequitur, et in quibus certo se scire declarabant, dubitandum esse profitetur. Hæc enim vel cursim lege :

Ipsa mihi primum naturæ forma canenda est,
Ponendusque sua totus sub imagine mundus :
Quem sive ex nullis repetentem semina rebus
Natali quoque egere placet, semperque fuisse
Et fore, principio pariter fatoque carentem :
Seu permixta chaos rerum primordia quondam
Discrevit partu, mundumque enixa nitentem
Fugit in infernas caligo pulsa tenebras :
Sive individuis, in idem reditura soluta,
Principiis natura manet post secula mille ;
Et pæne ex nihilo summum est nihilumque futurum,
Cæcaque materies cælum perfecit et orbem :
Sive ignis fabricavit opus, flammæque micantes,
Quæ mundi fecere oculos, habitantque per omne
Corpus, et in cælo vibrantia fulmina fingunt :
Seu liquor hæc peperit, sine quo riget arida rerum
Materies, ipsumque vorat quo solvitur ignem :
Aut neque terra patrem novit, nec flamma, nec aer
Aut humor : faciuntque deum per quattuor artus,
Et mundi struxere globum, prohibentque requiri
Ultra se quicquam, cum per se cuncta creentur,
Frigida nec calidis desint, aut humida siccis,
Spiritus aut solidis, sitque hæc discordia concors,
Quæ nexus habiles et opus generabile fingit,
Atque omnis partus elementa capacia reddit :
Semper erit genus in pugna, dubiumque manebit
Quod latet, et tantum supra est hominemque Deumque [2].

1. Man., *Astron.*, II, 67 et 80.
2. *Astron.*, I, 120.

Obvium tibi erit, Manilium, cum ea componeret et Lucretii, et Ovidii, Horatii etiam memorem fuisse, stoicorum vero vel admodum ignarum vel ut qui maxime negligentem. Constat enim stoicos Heracliti sententiam amplexos fuisse, ignemque elegisse cui corpora omnia gignenda naturamque universam permitterent : hunc æthera πνεῦμα appellavisse, ignemque artificem : eam esse vim opinatos, quæ et creavisset omnia et animare pergeret [1]. Quam Cicero opinionem sua quidem sententia parum probabilem verbis illustribus patefecit : « Omnia vestri, Balbe, solent ad igneam vim referre, Heraclitum, ut opinor, sequentes. Ita voltis, opinor, nihil esse animale intrinsecus in natura atque mundo præter ignem..... Quando autem hoc quasi concedatur sumitis, nihil esse animum nisi ignem [2] ? » Iique ipsi, qui a ceteris dissentiebant, non ita ab eorum sententia abhorrebant, ut dubitanda res integra videretur. « Zenoni et reliquis fere stoicis æther videtur summus Deus, mente præditus, qua omnia regantur. Cleanthes, qui quasi majorum est gentium stoicus, Zenonis auditor, solem dominari et rerum potiri putat. Ita cogimur dissensione sapientium dominum nostrum ignorare, quippe qui nesciamus, soli an ætheri serviamus [3]. » In sole vero vis ignea dominatur; nec sole æther extruditur rerum omnium regimine. Quis igitur dubitet, quin Manilius, si stoicus fuisset neque summam rerum igni concessisset, solem saltem Deum ac parentem omnium elegisset, sententiæque se dedidisset quæ astrologorum repertis plurimum sane faveret. Sed non in arctos unius doctrinæ fines se coarctari passus est : namque plus quam stoicus fuit, itaque curiosus philosophiæ atque amantissimus, ut omnes sapientium opiniones pari studio reciperet, parem versibus materiam, utque quinque aut sex sententias pariter dubitandas proponere quam ceteris omissis unam affirmare mallet.

At Romani in omni philosophandi genere physicam ethicæ postposuerunt, eique parti totam operam dederunt quæ mores

1. Ravaisson, *op. laud.*, p. 19, 20.
2. Cic., *De Nat. Deor.*, III, 14, 55. — Virg., *Æn.*, VI, 730.

Igneus est ollis vigor ac cælestis origo
Seminibus.

3. Cic., *Ac.*, II, 41, 126.

et vitam regeret. Liceat igitur Manilio a stoicis descivisse, quod ad mundi originem attinet : illud saltem haud injuria requiremus, si stoici nomen illi vindicatur, ut cum stoicis de moribus sentiat. Nempe, si ab Epicureo poeta Lucretio tota mundi physica ratio in morum præcepta et utilitatem vitæ translata est, quid non ea de re effundet poeta stoicus? Cujus scilicet disciplinæ tam multi fuere qui, carmine vel soluta oratione, vividam proferentes et quasi religiosam eloquentiam, incertum et inconstantem hominis animum corrigere et ad summum bonum Deumque per pacem ac virtutem erigere sint conati. Ut Persium ac Senecam omittam, qui id ipsum profitebantur, quis non per totum Lucani carmen, per hanc bellorum civilium historiam quasi stoicorum illam igneam vim infusam, qua calerent omnia essentque animata, sensit? Nonne idem erat hic exspectandum, eoque magis, quod astrologica ratio ipsa viam aperire philosophiæ præceptisque vivendi videbatur.

In Manilii tamen poemate vel paucissima reperienda sunt, quæ ad vitam recte instituendam pertineant. Debiles sane homines, et claudos et mancos et luscos satis nova solatione adhortatur, ne ea ægre ferant quæ attulit fortuna :

> Scorpios in libra consumit brachia : Taurus
> Succidit in curvo claudus pede : lumina Cancro
> Desunt; Centauro superest et quæritur unum.
> Sic nostros casus solatur mundus in astris,
> Exemploque docet patienter damna subire :
> Omnis cum cælo fortunæ pendeat ordo,
> Ipsaque debilibus formentur sidera membris [1].

Etiam in eodem libro, quam rara vel in astris amicitia sit et concordia, quotque inter homines ex invidia ac discordia scelera et clades proveniant, exponit, locoque communi libenter indulget, nec quidquam fere de Romanis vitiis proprium ac peculiare adjicit : nisi quis in iis quamdam de præsenti tempore querelam adnotabit :

> Et fas atque nefas mixtum, legesque per ipsas
> Sævit nequities ; pœnas jam noxia vincit [2].

Sed ipsa illa rara apparent in vasto poemate, nec poeta crebro

1. Man., *Astron.*, II, 258.
2. *Id., ibid.*, II, 601.

docet homines vivendi artem admonetve de virtute. Quam curetne, an non curet, plerumque prorsus nescio : de ea sane nullum facit verbum : ut noster ille quem jam dixi, qui Manilium theologum stoicorum poetam celebrat, hujus ne nomen quidem, carminis ne unum quidem versum in ea operis parte laudavit, in qua, quid senserint de moribus stoici poetæ, quæsivit [1]. O singularem profecto atque unicum omninoque sine exemplo stoicum, qui id unum neglexerit in quo uno omnia stoicis erant!

Quidni de virtutibus et vitiis, de animi affectibus ac morbis quælibet scripsit, si non in cetero opere, in hoc saltem quinto libro, in quo, quid possint astra ad dividenda hominibus ingenia, explicavit? Ibi enim quid non locutus est? Astra fingunt nautas, ardeliones, aurigas, desultores, amatores, cincinnatos et quasi de capsula totos adolescentes, circulatorum omne genus, venatores, piscatores, natatores, præceptores, tragœdiarum scriptores et comœdiarum, veterinarios, pantomimos, aurifices, cursores, funambulos, ferarum domitores et mansuetarios, quam multas præteræa hominum ac vitarum species! at totus in his describendis occupatus, lepidamque novitatem insequens, vetustissima illa et trita omisit, virtutem ac vitia, bona malaque omnia. Num stoici est tantam operam in ridiculis et inconstantibus hominibus depingendis consumere, tacere autem quæ virtutem astra adjuvent, quæ contra virtuti obstent? Ea sane astra me novisse plurimi æstimo, quæ mihi recte vivendi artem, nihili vero ea, quæ nandi aut equi curandi afferent. Neque alia fere invenies per totum hunc librum quæ mores increpent malos, quam hæc :

> Luxuriæ quia terra parum, fastidiet orbem
> Venter, et ipse gulam Nereus ex æquore pascet [2].

Et hæc :

> Hæc fuerat quondam templis concessa figura (laquearium genus) :
> Nunc jam luxuriæ pars : et triclinia templis
> Concertant, tectique auro jam vescimur auro [3].

1. Ferraz, *op. laud.*, ch. XI. De Moribus apud poetas stoicos.
2. *Astron.*, V, 195.
3. *Ibid.*, V, 291.

Illa quoque :

jam ventri longius itur
Quam modo militiæ [1].

Quid vero his tritius? quid vulgatius et magis expositum? quis tum umbraticus adolescentulus non adversus luxuriam et gulam sagittatas sententias dirigebat? His itaque, quæ adsunt, ea illustrantur, quæ absunt.

At quod hic tacuit de bonis malisque, inquiet aliquis, id ipsum stoicum hominem denuntiat. Stoici contra non fuisset, astris virtutes hominum imputare aut vitia, sapientiam et inconstantiam : non enim, ut philosophi illi sensere, Saturnus aut Jupiter, nec Virgo magis aut Aries bonum virum fingunt : ipse se fingit, bonusque fit, dum vult esse, ac similis Deo, dum Deo consentit. Neque a Deo donum aut sideribus virtutem, sed a nobis habemus, ab animo virtutis appetente [2]. « Quid votis opus est ? fac te ipse felicem : facies autem si intellexeris bona esse, quibus admixta virtus est, turpia, quibus malitia conjuncta est..... Quid cessas? non est viri timere sudorem..... Accedat, ut perfecta virtus sit, æqualitas ac tenor vitæ per omnia consonans sibi..... Hoc est summum bonum : quod si occupas, incipis Deorum socius esse, non supplex..... Subsilire in cælum ex angulo licet; exsurge modo :

...Et te quoque dignum
Finge Deo [3]. »

Ita Seneca Lucilium adhortabatur. Quid igitur mirum, si prætermisit Manilius, quæ astra bonos ac malos efficerent. Nulla sane, sed se ipsos efficiunt.

Recte quidem : operæ tamen pretium erat, cum fato pendere omnia prædicaret, ostendere quemadmodum bona ac mala animi, quæ sola bona ac mala sunt, fato eximerentur, hominique libere deligenda permitterentur. Nempe ea vitæ compositio, rationi conveniens, et per quam summum occupetur bonum, ars illa difficillima liberæ sapientiæ, delectus denique ille officiorum necessarius, non, credo, tam parvi momenti, stoicorum qui-

1. *Astron.*, V, 374.
2. Ravaisson, *op. laud.*, p. 47, et 80, 81.
3. Senec., *Ep.*, 31.

dem sententia, sunt, ut de his omnibus poeta taceat neque ea cum fatis imperiosaque astrorum vi concilianda curet. De his loquuntur stoicis, etiam cum opus non est : unde fit, ut, qui, cum opus sit, de his non loquitur, stoicus non sit.

Si vero rem attente perspexeris, non fatis exemptam a Manilio et in libertatem vindicatam virtutem intelliges ac sapientiam. Imo fatis omnium arbitrium concedit, virtutis etiam et vitiorum. Qui igitur potest fieri, ut virtutem donum a nobis habeamus? Jam enim, ut corporis, ita animi morbi fatalem astrorum legem sequuntur, nec summum bonum penes hominem est : qui, universæ rerum rationi serviens, suæ jam non compos erit.

Et quidem, ne totum carmen perlegas, ipsi illi centum ac viginti versus, quibus liber quartus incipit, satis aperte indicant, quam non addictus in hoc stoicorum disciplinæ poeta fuerit. Quos operæ pretium erit diligenter ac minute considerare.

Principio inquietam hominum vitam et omnibus curis et affectibus turbidam increpat, immodicaque vota quæ ævum omne sperando consumunt.

> Quid tam sollicitis vitam consumimus annis ?
> Torquemurque metu, cæcaque cupidine rerum ?
> Æternisque senes curis, dum quærimus ævum,
> Perdimus, et nullo votorum fine beati
> Victuros agimus semper, nec vivimus unquam [1] ?

Splendidi quidem versus, et qui stoicum non dedeceant : non autem quæ stoicum prodant. Eadem Lucretius, eadem Horatius, eadem Christiani nostri vivendi præceptores quoties sunt questi! Neque hic ea verba invenimus, stoicis peculiaria, qui leves, inconstantes, insanos homines, morbis animi et malis laborantes dicant. Age vero : stoice dictum volo : quid postea ?

> Solvite, mortales, animos, curasque levate,
> Totque supervacuis vitam deplete querelis.
> Fata regunt orbem : certa stant omnia lege [2].

Eaque omnia sequuntur, quæ jam laudavi. Hic exclamant stoicum manifestum haberi quod fatum dixit [3]. Verbum quidem fateor esse : res quærenda est. Non autem stoicis proprium ac singulare

1. *Astron.*, IV, 1.
2. *Ibid.*, IV, 14.
3. Cf. p. 32.

fuit, fato omnia subjicere. Multi enim ante Zenonem gravem ac divinam quamdam in rebus humanis vim putaverunt explicari, quæ cuncta traheret fortunamque cuique informaret, ut neque eam mutari, neque ei obstari liceret. Homericus scilicet Jupiter ipse μοῖραν colit, dilectissimumque filium exigenti fato dat : quam eamdem ferream ἀναγκὴν tragœdiæ fere omnes in magnis heroum ac regum ruinis ac miseriis ostendunt. Apud Herodotum quoque fato urgeri mortales plurimis locis intelligimus : hinc illa ipsa fluxerunt exempla quibus Manilius fatum comprobat :

Inque rogo Crœsum.....
..... Quid Xerxem, majus et ipso
Naufragium pelago [1].

Age vero, ne Graiorum quidem sapientium illa fati velut religio fuit : multis etiam ante annis, cum feri et inculti per montes et littora Græciæ errarent, omnis autem humanitas penes eos, qui postea barbari appellati sunt, florebat, eadem illa Chaldæi docuere, quæ Zeno non nova invenit, sed revocavit pæne obliterata : cognatas inter se cunctas mundi partes, Deumque omni rerum moli infusum cumque singulis partibus habitare, omniaque et prospera et adversa et bona et mala fato trahi æternæque necessitatis iisdem semper vinculis cum mundi figura astrorumque motibus esse juncta. Quod ex apertissimo Philonis Judæi loco sic manifestum exstabit ut nihil ultra quæaendum sit. Judæus autem philosophus ita loquitur : « Chaldæi ante ceteras gentes astronomicam artem et genethliacam promovisse videntur : nam, dum terrestria cum superis connectunt, cælumque infero cum orbe, ex hac cunctarum mundi partium mutua cognatione, locis, non natura distantium, quamdam expressere harmoniam, quæ eas quodam velut musico concentu vinciret. Ac conjecere, orbem hunc qui sensibus nostris subjicitur, Deum esse, sive per se ipsum, sive communi saltem qua animatur ac vivit mente; dumque mentem illam fati nomine ac necessitatis sacrant, humanam vitam multa impietate fœdaverunt, cum suaderent phænomena omnia nullis ex aliis causis oriri quam quæ oculis percipiuntur, et sole, ac luna, stellarumque

1. Man., *Astron.*, IV, 64, 65.

erroribus bona ac mala unicuique assignari [1]. » Hinc igitur apparet, etsi stoici nulli fuissent, omniaque ex astrologiæ doctoribus iisque ne Graiis quidem, sed Chaldæis assumpsisset, non ideo Manilium alia scribere debuisse : at contra omnia illa quæ maxime stoica videntur esse, de Deo scilicet et fato, eadem ex astrologico et barbaro fonte derivari potuisse.

Quid igitur stoicorum esse proprium dixeris? Non fato sane credidisse, sed præcepta ad vitam administrandam, fato credentes, edidisse. Illa enim stoica quasi nota fati religionem signat, postquam inde initium captum est, ut omnes cupidines ac metus homo exuat, cunctaque extra animum quæ fatum et affert et detrahit, divitias, imperia, gloriam, deliciarum omne genus ac voluptatum, sine amore habeat, sine mœrore relinquat, neque unquam sequatur : utque omnem curam informandæ intra animum virtuti erigendæque sapientiæ recto rationis usu transferat. Hæc illa stoicorum doctrina fati, quæ fato concedit omnium extra animum rerum arbitrium, ut jam expeditus animus curisque vacuus suique tum maxime potens liberiore gradu ad Deum accedat. Ubi igitur ita fatum intelligitur, ibi stoicum loqui dices : ibi vero non item, ubi fatum nihil aliud quam mortales premet et illudet.

Continuo, quî Manilius eam fati vim pandit? Quod sane stoicis satis contrarium est, mores et vitia creatorum, ut fortunam, astris regenda tradit et fatis [1]. Postquam vero eam sententiam declaravit, nihil dominationem siderum fatalem evadere posse, plurima ex historiis omnibus exempla confert, quæ vim illam cæcam et formidandam vivide pandant :

1. Phil. Jud., *de Migr. Abr.*, 32, ap. Lenormant, *la Divination et la Science des présages chez les Chaldéens*, p. 3. — Lenormant Philonis Judæi locum ita gallice vertit : « Les Chaldéens, dit le grand philosophe juif Philon, paraissent avoir perfectionné l'art astrologique et généthliaque avant tous les autres peuples. En rattachant les choses terrestres aux choses d'en haut, et le ciel au monde inférieur, ils ont montré dans cette sympathie mutuelle des parties de l'univers, séparées quant aux lieux, mais non pas en elles-mêmes, l'harmonie qui les unit par une sorte d'accord musical. Ils ont conjecturé que le monde, qui tombe sous les sens, est Dieu, ou en soi, ou tout au moins par l'âme universelle qui le vivifie, et en consacrant cette âme sous le nom de destinée ou de nécessité, ils ont flétri la vie humaine d'un véritable athéisme, car ils ont donné à croire que les phénomènes n'ont pas d'autre cause que ce qui est visible, et que c'est du soleil, de la lune, et du cours des étoiles que dépendent le bien et le mal de chacun. »

2. *Astron.*, IV, 18.

Quis te Niliaco periturum littore, Magne,
Post victas Mithridatis opes, pelagusque receptum,
Et tres emenso meritos ex orbe triumphos,
Cum jam etiam posses alium componere Magnum,
Crederet, ut corpus sepeliret naufragus ignis,
Ejectæque rogum facerent fragmenta carinæ?
Quis tantum mutare potest, sine numine fati?
Ille etiam cælo genitus cæloque receptus,
Cum bene compositis victor civilibus armis
Jura togæ regeret, totiens prædicta cavere
Vulnera non potuit, toto spectante senatu,
Indicium dextra retinens, nomenque cruore
Delevit proprio, possent ut vincere fata [1].

Et quascunque rerum vices, quamcunque inæqualitatem in vita adspicimus, fatis auctoribus reddit.

Ecce levis perimit morbus, graviorque remittit...
Cura nocet, cessare juvat; mora sæpe malorum
Dat causas, læduntque cibi, parcuntque venena.
Degenerant nati patribus, vincuntque parentes...
Quod Decios non omne tulit, non omne Camillos
Tempus, et invictum devicta morte Catonem,
Materies in rem superat, sed lege repugnat.
.....Promisca et sæpe ferarum
Corpora cum membris hominum : non seminis ille
Partus erit : quid enim nobis commune, ferisque?
Quisve in portenti noxam peccarit adulter?
Astra novant formas cælumque interpolat ora [2].

Atque durum illud bonos premit fatum, benignum malos juvat.

Quin etiam infelix virtus et noxia felix :
Et male consultis pretium est, prudentia fallit :
Nec fortuna probat causas sequiturque merentes,
Sed vaga per cunctos nullo discrimine fertur [3].

Quis non ibi Cottam Academicum disputantem adversus stoicos audire sibi videatur [4]? « Telamo autem uno versu totum locum conficit, cur di homines negligant :

Nam si curent, bene bonis sit, male malis, quod nunc abest.

1. *Astron.*, IV, 49.
2. *Ibid.*, IV, 73 sqq., 86 sqq., 101 sqq.
3. *Ibid.*, IV, 93.
4. Cic., *de Nat. deor.*, III, XXXII, 79.

Debebant illi quidem omnes bonos efficere, si quidem hominum generi consulebant. Sin id minus, bonis quidem certe consulere debebant. Cur igitur duo Scipiones, fortissimos et optimos viros, in Hispania Pœnus oppressit?... Cur omnium perfidiosissimus C. Marius Q. Catulum, præstantissima dignitate virum, mori potuit jubere? Dies deficiat, si velim numerare quibus bonis male evenerit, nec minus si commemorem, quibus improbis optime... Discrimen nullum est bonorum et malorum. » Id vero stoicus omnino negabit, bonos infelices, felices malos esse : nempe fatebitur et premi et lacerari et exstingui bonos, abundare malis divitias et delicias et regna; at non idcirco ab eo clamabitur

Infelix virtus et noxia felix.

Quippe ea omnia fato quidem permittet, reponet autem extra felicitatem : quam cum virtute et sapientia donum a se habet et bonus et sapiens. Nam quis celeberrima illa Ciceronianæ pro Murena orationis memoria non tenet : « solos sapientes esse, si distortissimi sint, formosos; si mendicissimi, divites; si servitutem serviant, reges [1]? » Quis et apud Senecam non uberrimas illas disputationes legit, quibus amicos adhortatur ut fortuita omnia et fatalia æquo animo ferant, tanquam neque bona sint neque mala, seque suæ semper felicitatis arbitros putent. Quam igitur absonæ stoicorum auribus absurdæque sunt hæ voces, quam inter se junctæ pugnant ac velut copulatæ latrant :

Infelix virtus!

Atqui Manilius suadet ut fatalia patiamur :

Sors est sua cuique ferenda [2].

Quis vero astrologus, ullo tempore, ulla gente, non eadem prædicare cogetur? Atque equidem scio ferenda esse stoicos quoque docuisse, quæ extra animum posita immutari non possent. Eorum autem sententia quam dissimilis est a Manilii sententia! Nam hi, præcipuum id esse nec unquam satis illustratum rati,

1. Cic., *Pro Mur.*, XXIX, 61.
2. *Astron.*, IV, 22.

in eo morantur, id subinde jactant, omni modo versant, et omnem in eo vitæ rationem fundant : inde omnem animi gubernationem instituunt. Quid vero sibi volunt, ferenda esse iterantes quæ fata adduxere? Ista scilicet quam dicunt patientiam, revera fatis obstat : nec tam ferunt quam ferendo vincunt fata. Ita enim claudi et vallari animum volunt adversus externa, ut aditum nullum ad eum habeant, patientiaque velut clypeo hebetata resultent, æquus autem ipse atque inturbidus ne levissimo quidem motu afficiatur : omnes admodum cupidines et perturbationes quæ externorum causa, spe futurorum aut eventorum sensu excitantur , sedentur atque exstinguantur. Non igitur fatalia ferre sapientem, ut servus servitutem fert, flectendo ac se deprimendo, sed ut miles ictus, obsistendo contra vimque totam intendens. Et quis credat tantam rem ab ullo vere stoico tam brevi et frigida sententia posse concludi :

Sors est sua cuique ferenda,

ut inde neque ullum initium sumat ad suadendam æquitatem illam animi ac serenitatem neque de illa quam toties commendaverunt Zenonis discipuli ἀταραξίαν et ἀπαθείαν, verbum ullum faciat.

Illud saltem erat exponendum , quomodo fata libertatem sapientis non opprimerent, utque sapiens necessaria consentiendo in voluntatem converteret, eaque omnia quæ ratio universa mundi ferret, sua ipsius ratione eligendo sibi vindicaret. Neque equidem fieri posse arbitror, ut, si modo stoicus fuit, Manilius non homines edocuerit, ut cum astris velint : hic omnem stare sapientiam, hic virtutem, hic felicitatem. Contra stoicorum placitis nunquam tam aliena sensit, quam in his quæ in eodem loco de virtute scripsit :

Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes :
Mutuaque armati coeunt in vulnera fratres ;
Non nostrum hoc bellum est : coguntur tanta moveri,
Inque suas ferri pœnas, lacerandaque membra [1].

Illud sane stoice non sonat. Nam, si id accipimus, non minus vana et levia Seneca et Epictetus omnesque sapientiæ doctores

1. *Astron.*, IV, 82.

faciunt, cum homines ad recte agendum adhortantur, quam vulgus, cum ad opes et potentiam rerumque externarum fructum enititur : jam enim credendum est, ut extra animum, ita intra animum dominari astra, totumque hominem hominis arbitrio subductum. Boni igitur erimus aut mali, benigne adversus homines aut sceleste agemus, prout destinabunt astra; interrogantique de furto aut cæde, et increpanti pravos mores ac nefariè facta, tanquam de re aliena æquo animo respondebimus, horoscopi id esse. Jamque non laudandi ob virtutes, ob vitia non culpandi, non bene pro bonis, neque pro malis male merebimur, ideoque non jam hominis, sed fati et quasi extra hominem erit sapientia : et ita decernemus, tanquam Catoni *acciderit* fortiter agere, tanquam Socrati *acciderit* bene vivere, optime mori, non aliter quam rustico uberem segetem demetere, negotiatori immensam pecuniam comparare; nec illos pluris quam hos æstimabimus.

Cum tamen intelligeret Manilius quantum ea doctrina, non stoicorum inventis, sed communi generis humani opinioni de bono et malis repugnaret, ea adjecit ad restituendum suum virtuti honorem :

Nec tamen hæc ratio facinus defendere pergit,
Virtutemve suis fraudare in præmia donis.
Nam neque mortiferas quisquam magis oderit herbas,
Quod non arbitrio veniunt, sed semine certo :
Gratia nec levior tribuetur dulcibus escis,
Quod natura dedit fruges, non ulla voluntas.
Sic hominum meritis tanto sit gloria major,
Quod cælo gaudente venit : rursusque nocentes
Oderimus magis, in culpam pœnasque creatos.
Nec refert, scelus unde cadit : scelus esse fatendum.
Hoc quoque fatale est, sic ipsum expendere fatum [1].

In his autem iterum profitetur, ut natura fruges, ita cælo virtutem tribui, neque eam magis per liberum voluntatis conatum quam messes occupari. Scelus autem detestandum eo tantum nomine facit, quod eadem fata, quæ scelera admitti voluerunt, simul sanxerunt ut castigarentur scelera et odio essent. Quod non stoicorum disciplinæ congruit : sed multo magis

1. *Astron.*, IV, 108-118.

Christianorum illorum severis dogmatibus, qui Deum censerent a principio homines ex libidine, nulla secundum merita, discriminavisse, hos pauciores sejunxisse ad colendam virtutem felicitatemque in æternum fruendam, ceteram multitudinem terrestri nequitiæ pœnisque cælestibus, dura scilicet neque omnino paterna lege, destinavisse.

Fuit profecto ars astrologica multis in partibus Zenonis doctrinæ accommodata, in hoc autem contraria, quod fato virtutem etiam subjiciebat, vitiaque et sapientiam siderum largitionibus permittebat. Erat igitur stoici discrepantiam tam apertam de re tam gravi attente considerare, viamque quærere qua contraria inter se reconciliarentur : quæ essetne invenienda, necne, non meum est pronuntiare, sed Manilio certe erat investigandum. Sed non ita huic visum est : rerum repugnantiam aut non intellexit aut neglexit, sicque omnia composuit, ut minime stoicis placuit. Jure igitur hinc illum colligimus non vere stoicum philosophum fuisse.

Quos igitur sapientiæ doctores secutus est? Non academicos magis aut Pythagoreos quam stoicos : epicureis obstitit, non quia in philosophia errabant, sed quia astrologiam omnem philosophando tollebant. Eo igitur veniendum est, astrologum et poetam fuisse Manilium, neque philosophiæ plus studuisse, quam astrologica et poetica ars requirebat. Et stoica sane locutus est, sed aliis admixtis, quæ contra stoicos erant. Nam parum curabat, Zenoni placerent an Platoni, an Aristoteli, quæ scribebat : satisque ducebat esse, si cum re congruerent, versusque ornarent. Ac multæ multorum philosophorum opiniones passim in ejus carmine inveniuntur, quia non eædem semper rei multiplici ac variæ conveniebant. In quascunque igitur quæque pars poetam velut casu aliquo immittit, iis ille favet, neque quam veræ sint, exposcit, sed quantum versu splendescere valeant.

CAPUT TERTIUM

QUATENUS MANILIUS ASTRONOMIÆ ET ASTROLOGIÆ PERITUS FUERIT ET STUDIOSUS.

Quid Manilius in astronomia, quid in astrologia docuerit, evolvere, ut non meorum studiorum, ita non propositi hujus operis est. Ceterum ea non omnino negligenda sunt et aliquantum momenti habent ut perspiciatur quale fuerit nostri poetæ ingenium. De his igitur ita verba faciam, ut quæ ad scientiam tantum artemque pertineant, prætermittam, unde vero aliqua de indole scriptoris notitia hauriri possit, ea omnia colligam et explicem.

I

In describendo mundo signisque numerandis et indicandis, Manilius Varronem secutus esse auctorem fertur [1]. Nam et quoties signa quæ sunt in zodiaco, persequitur, non, ut Graii, Cancrum, sed, ut Latini, Arietem principem nominat; et cum, unde tempora anni incipiant, inquirit, cujusdam vestigiis insistit, qui ante emendatos a Cæsare fastos scripserit : cum autem Martianus Capella in octavo libro mirum in modum Manilio consentiat, appareatque utrumque ab eodem fonte, quæ effunderent, hausisse, quem Varronis Disciplinarum librum sextum constat a Capella fuisse assumptum [2], unde doctrinam omnem astronomicam

1. Gruppe, *Hermès*, t. XI. — *Revue des Revues*, juillet 1879.
2. Gruppe, *ibid.* — Eyssenhardt, *Præf.* ad Martianum Capellam, Teubner, 1866, p. LVI.

duceret, eumdem necesse est in Manilii manibus fuisse, cum poema conderet. Cujus rei indicium etiam ex eo editur, quod, cum omnes ab Eudoxo ad Hipparchum usque astronomi Chelas tantum inter Virginem et Scorpium in zodiaco collocent, Geminus autem et Varro Libram primi nominent [1], Manilius nullo discrimine Chelas aut Libram, prout versus postulat, dicit : verisimile autem est, eum a Varrone Libræ nomen accepisse.

Quanquam non omnia Varroni concedenda esse arbitror, tanquam eum auctorem unum noster habuerit. Quis enim credat, Asiaticum, ut videtur, hominem, Graiis litteris eruditum, quique a Graiis astrologiam omnem sit mutuatus, Graii etiam sermonis fortasse peritiorem quam Romani, Graiorum astronomorum opera in scribendo neglexisse ac ne adspicere quidem voluisse? Itaque et Eudoxi et Hipparchi scripta, Gemini etiam ad vulgi usum accommodata facilemque præbentia omnibus doctrinam, verisimile est a Manilio versata ac tractata fuisse, et in ipsius opus, quantum liceret, inserta atque inculcata. Illum sane ab iis abstinuisse, nullum satis certum argumentum proditur : iis autem usum fuisse, obvium est. Cum enim multa scripserit quæ Graii astronomi senserint, quid est cur ea a Varrone traxerit? cur non ab ipsis? cur etiam non ab astrologis, quibus necesse erat astronomorum repertis inventa sua fulcire et firmare?

Legenti vero Astronomicon carmen illud occurrit, Manilium, ut in philosophia nulli sectæ addictus fuit, diversaque de diversis philosophis, prout tempus et res postulabat, trahebat, ita in astronomia multa evolvisse multorum opera, aliaque ab aliis deduxisse, ceterum parum curavisse, ea omnia inter se convenirent, an repugnarent. Nam et Eudoxi dodecatemoria observat, et his admiscet quas circuli trecentas ac sexaginta partes Hipparchus in mundi descriptione receperat [2]; aliaque, et ea plurima, ab Eudoxo, alia ab Hipparcho, quædam etiam a Gemino ducere videtur. Neque infitias ibo, eum multis locis Varroni se applicuisse.

In quibus explicandis, mihi visus est, etsi multa de astronomia legit, pauca intellexisse. Neque in hac arte certus auctor est, cum sæpe ignorantia, errore, conceptis perperam rebus, aut

1. Letronne, *Journal des savants*, 1839, p. 533.
2. Letronne, *Journal des savants*, 1717, p. 745; *ibid.*, février 1841, p. 69. — Man., *Astron.*, II, 630 sqq.; I, 681; II, 307.

inter se repugnantibus, omnibus denique modis peccet. Nam multa quæ Hipparchus aut addiderat priorum inventis aut in melius mutaverat, negligit, ac plane incuriosus videtur, profeceritne astronomia necne. Etenim cum signa annumerat, quæ extra zodiacum sunt, numerum ab Hipparcho [1] designatum non explet, sed quattuor signa de summa deminuit. Nec magis clarissimi hujus viri vestigiis insistit, cum immutabilem per labentia secula cæli faciem magnis sane verbis et luculentis canit : si enim illustres hujus curas ac vigilias attendisset, non eum fugisset, Hipparchum, cum nova subito stella, prioribus invisa, comparuisset, cumque altera splendida defecisset atque evanuisset, admirantem in cælo quoque mutationes rerum fieri, et ubi fuerant tenebræ, fulgorem mox dari, ubi vero fulgor, tenebras, posteris voluisse tradere, qualis se vivente fuisset mundi figura, quæ singulis sedes astris, quæque magnitudo, idque in hereditate reliquisse, « ut facile discerni posset ex eo, non modo an abirent, nascerenturve, sed an omnino aliqua transirent moverenturve, etiam an crescerent, minuerenturque [2]. » Nec eumdem semper cælo adspectum, eamdem stellis stationem esse cognovisset Manilius, si modo Hipparcho præbere aures voluisset : nam præterquam quod nascuntur et pereunt, Hipparchus illud ab Arato jam enuntiatum demonstravit, totum simul cælum omnesque stellas ac signa uno motu, lento tacitoque lapsu, nunquam cessantia neque morantia ferri, sicque anno quoque immutari paulisper ac velut retrogradi æquinoctialia et solstitialia puncta : ut, aliquot elapsis seculis, ab eadem terræ parte spectanti non eadem cæli facies appareat, quæranturque stellæ per mundum, nec in eadem regione, in qua prioris ævi homines eas signaverant ac descripserant, inveniantur. Quid igitur jam sibi vult illa Manilii declamatio, omnia in terris, nihil in cælo immutari : cum contra et in cælo aliqua nascantur et pereant, splendescantque et obscurentur, procedant recedantque, nec cælestia inter terrestriaque aliud intersit, nisi terrestre sæculum cælestem diem esse, quamque immortalitatem in cælestibus agnoscimus, diuturnitatem duntaxat esse, quæ mensuram nostram excedat?

1. Plin., *Hist. nat.*, II, 24, 26 : Ausus, rem etiam Deo improbam, annumerare posteris stellas.
2. Id., *ibid.*

Præterea adeo non eorum quæ tractat, peritus est, ut nova et inaudita quædam proferat, quæ nemini astrorum gnaro unquam exciderunt. Nam, quoniam plures auctores sequebatur, ne quid incautus omitteret, quadam fortasse vocabulorum varietate deceptus, signa nonnulla duplicavit, et postquam Hædos Lyramque nominavit, nescio quo iterum Hædo [1] et nescio qua Fidicula [2], de quibus nulla vel apud astronomos vel apud astrologos mentio usquam est, cælum auxit.

Quin inepta quædam eademque prioribus vel sequentibus contraria imprudens explicat. In fine enim operis, quale nobis traditum est, stellarum ordines pro fulgore et magnitudine constituit [3] : atque non idem a terra omnes distare profitetur, multasque magis e longinquo pallidiorem lucem nobis immittere : quod apud Geminum invenire potuerat. Et per totum carmen, in variis locis, significavit quædam astra altius, quædam inferius cælum accolere, ac præcipue planetas mediam inter signa terramque obtinere sedem. Idem tamen Manilius alias ita verba facit, quasi uni affixa sphæræ astra pari cuncta intervallo terras circumlabantur : nec quantum terram inter et solem aut lunam aut quodcunque astrum intersit, ut Hipparchus aliique Alexandrini astronomi, metiri aggreditur, sed quantum terram inter ac cælestem orbem, quantumque per spatium ille orbis circumferatur. Quod opinioni contrarium, qua modo astra inæqualiter a nobis recedere declarabat, ac per se ineptum, ineptiore modo pandit. Nam, cum duodecim signa cæli orbem expleant, quatuor fere signorum spatio constat axis : media igitur tellus inter polos, nec summo propior quam imo ullive orbis parti, duo fere signorum spatio ab orbe distat [4]. Licet orbem trecentis et sexaginta partibus dividere, signorumque unicuique triginta partes attribuere : sexaginta igitur partes cælum inter ac terram interponi jam cognoscemus. Quid postea? quæ ista est notio? Nulla sane est, neque aliud quam verba inania conseruimus. Nam poeta nihil aliud quam axem tertiæ orbis parti æqualem esse dixit, quod quidem omnes pueri noverunt : sed quantum iste cæli orbis circum pateat, quantum istius axis extendatur, quod ignorabamus

1. *Astron.*, V, 311.
2. *Ibid.*, V, 409.
3. *Ibid.*, V, 711 sqq.
4. *Ibid.*, I, 539-560.

ante, nunc et ignoramus. Verba enim sunt, non res, si quis sexaginta partes inter terram et cælum numeret, nec quid quæque pars valeat, declaret. Poeta ergo, qui hic sibi visus est aliquid agere, quid in geometria intelligebat? Tantum, ut opinor, quantum in astronomia.

Ut autem veri imperitum, ita quoque incuriosum poetam deprehendas. Etenim quid de lacteo circulo edat, paulisper attende. Primum, qua in parte cæli extendatur, et per quæ signa orbem velut balteo premat, accurata descriptione notat. Deinde ad originem transit. Hic vero brevibus verbis duas sententias prodit, quæ quidem ad astronomicam rationem pertineant : fictam unam ab illaque opinione ductam, quæ cælum sphæram esse cavam, terra medium intus locum obtinente, tradit, cujus solida superficies undique circum acta flammantem æthera nostris oculis eripiat et, si qua parte scindatur aut perforetur, permittat.

An coeat mundus? duplicisque extrema cavernæ
Conveniant, cælique oras et sidera jungant?
Perque ipsos fiat nexus manifesta cicatrix
Fusuram faciens mundi, stipatus et orbis
Aeriam in nebulam clara compagine versus
In cuneos alti cogat fundamina cœli [1].

Vera autem altera dignaque quæ ab astronomo celebretur, tribus versibus expeditur :

An major densat stellarum turba corona
Connexas flammas, et crasso lumine candet.
Et fulgore nitet cælato clarior orbis [2]?

Quibus tanquam satisfactum esset scientiæ ac veritati, in *fabulas* se effundit, qui tamen alicubi poetas carpit a quibus deorum heroumque facta et amores in astris quæsiti sunt :

Quorum carminibus nihil est nisi fabula cælum [3].

Hic igitur, ut galaxiæ originem evolvat, Phaetontis currus, Junonisque lac revocat, de hisque plura verba facit quam de illis

1. Man., *Astron.*, I, 723.
2. *Ibid.*, I, 755.
3. *Ibid.*, II, 37.

quæ sola ad scientiam spectant. Inde immensa quædam subditur enumeratio, qua, philosophiæ nomine, rhetoricæ facundiæ dat habenas, dum magnorum virorum sedem lacteum orbem esse suspicatur, magnosque viros ab Achille ad Cæsarem, sua quemque ac splendida sententia notatum, persequitur. Ex quo non injuria colligat aliquis, non a Manilio in explicanda astronomia ipsam astronomiam quæri, sed per astronomiam alia quædam atque illi aliena.

Nec jam illud in dubitationem revocandum erit, postquam unum insuper locum attulero, in quo non imprudens ab Eudoxo tradita immutavit : qua immutatione sensus omnis ac veritas sublata est. Eudoxus autem, cum doceret diei noctisque tempora inæqualia per annum esse, ut, quemadmodum crescerent rursusque minuerentur, exemplo illustraret, quem locum accolebat, Gnidum elegit, et quomodo ibi per anni tempora dies noctesque se haberent, solisque ad progressum regressumque responderent, accurate demensus est. At poeta noster scholasticus, cum angustam humilemque Eudoxi patriam sperneret, tanquam non magnam eloquentiæ materiam præberet, mensuras omnes, nihil quidem immutatas, a Gnido ad Ægyptum transtulit, sicque viam sibi aperuit ad pangendam Nili descriptionem grandiloquam :

> Atque hæc illas est demum mensura per oras,
> Quas rigat æstivis gravidus torrentibus amnis
> Nilus, et erumpens imitatur sidera mundi
> Per septem fauces atque ora fugantia pontum [1].

Rhetor est, qui ita veritatis observans est.

II

Hic forsan aliquis Manilii defensionem suscipiet, idque proponet, astronomiam non ob aliud ab eo paulo negligentius habitam, quam quod astrologiæ omnem dederit operam : sicut Romæ vel ab epicureis, vel a stoicis non eadem cura physicam rationem tractatam fuisse, quam ethicam et quæ ad instituendam vitam pertineret.

1. Man., *Astron.*, III, 271.

Illud, quanquam non satis mihi apparet quemadmodum per falsam astrorum descriptionem ad veram astrorum potestatis interpretationem accedi possit, non tamen respuam, et quod sæpe alias visum est, astrologis scilicet acrius explicandi quam noscendi cæli studium fuisse, et interdum ab iis generis humani vitam ac fortunam ex his suspensam quæ in astris aut non essent aut aliter essent, id in Manilio quoque animadverti concedam.

De astrologia igitur disputandum, quomodo ea a nostro expediatur. Multis autem qui de *Astronomicon* carmine verba fecerunt, visus est poeta Lucretio comparandus [1] : nam quo flagrans ardore Lucretius Romanis persuadere conatur, in Epicurea doctrina et veritatem stare omnem et felicitatem, utque faciat fidem legentibus, quam ipse firmam et inconcussam habet, omnes ingenii vires, et animi affectus, et quod unquam in eloquentia et poesi virtutis fuit, studiose impendit, eodem, ut illis placet, studio accensus Manilius astrorum vires mortalibus pandit. Ac verba e Christianæ religionis annalibus transferentes, Lucretium aiunt unumque cum illo Manilium fervore quodam apostolico quæ complexi erant dogmata profiteri et prædicare.

At, ni fallor, tam Lucretio comparandus Manilius, quam Æschylo Seneca. Nam nullus non carminis *de Natura rerum* versus intimam æstuantemque scribentis persuasionem declarat : qua plenus et exundans alios quoque contingere et perfundere vult. Cumque ipse Epicuri repertis fretus,

Metus omnes strepitumque Acheruntis avari

pedibus subjecerit, cognitaque penitus natura rerumque causis, cunctis humanæ sortis malis se exemerit, magno hominum amore ille homo impulsus laborantesque miseratus, tranquillitatis suæ ac gaudii principia et fontes aperit, totusque in hoc, sui oblitus, nullam gloriam ac laudem captat, nisi ignaris persuadendi atque auxiliandi miseris. Unde nullum non eloquentiæ lumen, nullum non poeticum decus accepit, non quia per se splendebat, sed quia propositam persuasionem efficiebat : neque lumina consectatus est, sed argumenta, quæ non delec-

1. Bouché-Leclercq, *Hist. de la Divination*, I, 283. — Boissier, *Religion romaine*, II, 166. — Teuffel, *Lit. rom.*, 248.

tarent otiosa delicataque ingenia, sed animos hominum falsos docerent, inquietos pacarent.

Mihi vero tale quidquam in Manilii opere quærenti nusquam conspicitur. Quatenus enim iis fidem habuerit quibus fidem facere volebat, res est dictu difficillima : in qua et negare quidquam et obtinere temerarium sit et audax. Nam quod sæpe verissima nec ullo modo dubitanda se explicare usque ad molestiam iterat, quid ad rem? etsi ipse aliter rem se habere credat, non aliter sane loquatur, quamque non habeat fidem, se habere simulet : quod admodum primum rhetorices rudimentum est.

Item, num credentis astrorum potestati sunt hi versus, quibus, quæ artis vanitatem prodere possunt, ea in argumentum veritatis vertit, eamque morum et fortunæ diversitatem, quæ sæpe in hominibus eodem tempore natis animadvertitur [1], mixtis signorum viribus interpretatur? Utrum credentis, inquam sunt, an credere simulantis? Quis pronuntiare ausit, cum in utramque partem pronuntiari possit?

Ceterum, ut non tantum verbis loquentis quantum voce et sono afficimur, ita scribentis animum ac pectus non ipsa vocabula recludunt, sed nescio quis ex omni vocabulorum serie ignis emicans et calor, quem sæpe nusquam potissime deprehendimus, ubique tamen sentimus. Quem equidem veritatis velut sonum in Manilii carmine audire nequeo. Friget sane illa cælestium virium explicatio, nec usquam ullo scribentis æstu accendimur. Cum vero vitam omnem et ingenia hominum astrorum dominationi subjiciat, cumque inde communis illa et ab antiquis tradita vivendi ratio ac disciplina immutari debeat, ut jam vota omnia et spes et nisus et arbitrium ponentes, toti in dispiciendos signorum nutus et in præparanda fatis pectora incumbamus, nihil aliud curare Manilius videtur quam ut astrologicam rationem poeticis vinculis includat, et minima quæque atque asperrima in numerum quam elegantissime referat : vera omnia esse sane iterum atque iterum clamans, ceterum securus quid vera ista ad instituendam hominum vitam momenti habeant. Nisi forte quis brevi huic et frigenti adhortationi,

...sors est sua cuique ferenda [2],

1. Man., *Astron*,, IV, 372 sqq.
2. *Astron.*, IV, 22.

vim inesse arbitretur, quæ Lucretianis illis flammeis versibus comparetur.

Atque illud legentes fallere non potest, non multo magis in astrologia quam in astronomia intelligere Manilium. Nam Graios quos sequitur et sæpius sequi se ostentat auctores [1], accidit ut perverse interpretetur, rerum parum prudens, ac verbis interdum deceptus. In tertio enim libro, cum docet qua ratione inveniri possit quantum temporis cujusque signi ortus consumat, non suspicatur bis se eamdem rationem mutatis verbis indicare [2] : ut duorum invicem auctorum vocabulis insistere videatur, ne quid omittat, eamdem a duobus rem significari non commentus. Quod vero majus est, in eadem parte, eademque de re, non suspicatur, quam rationem paulo ante ut pravam falsamque (et erat quidem) confutavit, ea ipsa, mutatis verbis, se protinus uti, tanquam vera, ab eaque ad monstrandam viam principium sumere [3].

Nusquam tamen quantulum in astrologica scientia intelligeret, præclarius noster significavit quam cum cælestia illa templa descripsit,

> Cui parti nomen posuit, qui condidit artem,
> Octotopos [4].

Omnia enim ibi perperam collocavit, ita converso ordine, ut ratio jam non constet totaque rei fides evertatur. Nam quatuor signatis quos vocat mundi cardines, quorum is est ordo et locus, ut unus in cælesti orbe qua horizontem secat ad ortum, alter ad occasum contra sit positus, tertius vero summum, quartus imum orbem teneat, quatuor inter hos cardines intervalla præcipui momenti esse in mathematica ratione admonet. Unum enim pueritiam, alterum juventam, tertium maturos annos, quartum denique senectam regit. Cuivis autem erit perspicuum, cum cælestis orbis vertatur, ejusque singulæ partes singulis horæ momentis supra horizontem surgentes orientia simul singula astra ferant, necesse esse ut intervallis vitam re-

1. Dorotheum Sidonium aiunt ducem Manilio adfuisse : multa tamen ea discrepant in quibus Dorotheus singulas gentes ac regiones singulis astris dividit, ab his quæ eadem de re scripsit Manilius : neque ullum alium in Dorothei reliquiis locum inveni, quem Manilius imitatus esse jure dicatur.
2. Man., *Astron.*, III, 395 sqq., et 418 sqq.
3. Id., *ibid.*, III, 218 sqq., et 483 sqq.
4. Id., *ibid.*, II, 968. Cf. Bouché-Leclercq, *op. l.*, I, 205.

gentibus vertentique mundi circulo adversus tribuatur ordo invicemque contrarius. Si enim intervalla dinumerare inceperis adverso signis surgentibus ordine progrediens, primum intervallum infra horizontem ab ortu ad imum orbem pueritiæ referes, alterum ab imo orbe ad horizontem rursus occasumque juventæ, tertium supra horizontem ab occasu ad summum orbem maturis annis, quartum denique ab orbe summo ad horizontem rursusque ad ortum senectæ : ita ut, vertente circulo, prima oriatur pueritiæ assignata pars, ultima senectuti, reddatque scientiæ ratio verum vitæ cursum. Non autem ea Manilius comperuit cumque rem non penitus cognosceret, nec admodum perspiceret, quomodo se haberet, ita intervalla variis vitæ temporibus divisit, ut primum locum supra horizontem ad summum orbem pueritiæ daret, ceterosque deinceps dinumerare pergeret : vertente igitur circulo, oritur primum senectutis templum quod infra horizontem ad imum orbem extenditur, pueritiæque locus surgit ultimus, cum quæ pars mundi jam horizontem superavit, ultima ea sit ad ortum reditura. Unde novam sane figuram habemus, quæ humanæ vitæ tenorem ita refert, ut incipiat a senectute, a pueritia autem desinat!

Porro adnotavit Scaliger [1], non ullam fere temporum rationem in quinto libro rectam esse. Hic autem explicat Manilius quos mores tribuant cetera astra in duodecim signis orientia, quæ astra in quibus signorum cujusque partibus surgant viresque socient. Et erat sane expectandum in re tanta, in qua ars tota quasi continebatur et cumulabatur, summam scribentis curam fore ut omnia componeret. At Manilius quamlibet priorum rationem perscripsit, ac ne quæsivit quidem, quæ in facie cæli mutata veterem jam rationem mutare cogerent, nec quæ ad præsentem cæli faciem responderent. Igitur vetustis nec jam rectis numeris contentus, Navem in quarto Arietis gradu surgere fecit, cum illam Scaliger testetur in undecimo Cancri gradu tum ortam fuisse, Aquilam autem in duodecimo Aquarii gradu, quæ tum quinque fere horis ante hoc tempus oriebatur : et de ceteris falsa item omnia tradidit. Quæ vero scientiæ fides supe-

1. Scaliger, p. 251 et 292. « Quare videmus manifesto et Manilium et Firmicum homines ἀναστρολογήτους fuisse, ac illos sine ullo delectu ea quæ alii cælo conveniebant Italico accommodasse. Nam differentia est XII graduum fere. » (P. 251.)

rest, cum ab astrorum societate ficta, quæque re non est, mores hominum pendere velit?

Sed ne imprudentiam ignorantiamque culpemus : illud autem non imprudens ignarusque scripsit, quod non semel animadvertimus, si quando non consenserunt astrologi et alii alia dixere. Quid tum Manilius? Noster sane hæsit ac dubitavit, quid eligeret, et quem sequeretur. Cumque non tam rei de qua disceptabatur, peritus esset, ut sapientibus dissidentibus verum unum inter multa ac contraria secerneret, nihil omisit, omnia accepit, neque quid potius esset eligendum indicavit. Sic enim, dum omnia percenset e quibus omnis nascentium vita pendet, sua signis tempora reddit, describitque quænam in singulos viventium annos et menses et dies et horas dominentur. Aperit autem primum vitæ annum ejus signi esse, cujus in finibus ipso nascentium tempore sol moretur, primum mensem ejus esse, cujus in regione luna conspiciatur, primos dies atque horas horoscopi tutelæ committi [1]. At postquam ita res composuit, alteram computandi viam, prorsus dissimilem nec ullum ævi momentum iisdem astris credentem, expedit : per quam omnia ab horoscopo ducuntur, primusque et annus et mensis et dies et hora signo, quod tum oriatur, asseruntur, ac sequentes deinceps sequentibus [2]. Nec unam altera meliorem viam esse fatetur, sed nobis quod libet accipiendi facultatem permittit. Rursusque mox, celebrata graviter signorum tropicorum potentia, eorum scilicet in quibus

Quattuor anni
Tempora vertuntur,

verque hiemem excipit, æstas ver, autumnus æstatem, hiems denique autumnum, postquam significavit non in totis continuis signis transitus illos temporum fieri, sed in una quemque singulorum parte, ut Arietis non totum signum, sed una tantum pars ver pro hieme subjiciat, non declarat, quæ sit illa pars, quæ tanta moveat trahatque tam gravia : sed cum alii de hac re aliter senserint, diversa prodit : ita ut hæreant legentes, nec verum appareat.

1. *Astron.*, III, 510.
2. *Ibid.*, III, 537.

Has quidam vires octava in parte reponunt;
Sunt quibus esse placet decimas; nec defuit auctor
Qui primæ momenta daret frenosque dierum [1].

Mihi autem videtur, si tanta tamque acri fide astrologiæ reperta Manilius prosecutus esset, non in rebus tanti ponderis incertum eum dubiumque remansurum fuisse, neque contraria pari studio explicuisse, sed contra alterutri parti favisse. Cum autem nullam hæresim arripuerit, neque quidquam maluerit, sed omnia pariter quæ omnes sint professi, æquus securusque exposuerit, non mihi credentis et persuadentis vices agere, sed critici et historici videtur, qui non suas, sed aliorum doctrinas, nullam amplectens, nullam respuens evolvat. Nisi quis et rhetoris dixerit, qui nihil omittere velit, quod auctores tradidere, unde aliquis carmini ornatus addi possit.

Non igitur profecto Manilius religioso quodam fervore astronomiam et ipse coluisse et conatus fuisse ut ceteri colerent, putandus est.

III

At cuipiam fortasse non apparebit, cur, quia non ardentis fidei stimulis instinctus fuit, materiam hanc carminis sibi proposuerit lubricam sane ac difficilem, nec, ut videtur, poeticis facultatibus accommodatam.

Quod nobis enodandum non multum negotii præbebit. Nam rerum novitas nostrum sine dubio allexit, ut suscipiendum hoc opus eligeret. Cujus sententiæ veritati testimonio est, quod sæpe in carmine poeta jactat, nova se et inaudita canere : neque enim quidquam in scribendo prius profitetur :

Carmine divinas artes et conscia fati
Sidera, diversos hominum variantia casus.
(Cælestis rationis opus), deducere mundo
Aggredior, *primusque novis* Helicona movere
Cantibus et viridi nutantes vertice silvas,
Hospita sacra ferens, *nulli memorata priorum* [2].

1. *Astron.*, III, 680.
2. *Ibid.*, I, 1-6.

Rursus et desinente ejusdem libri exordio :

> Hoc mihi surgit opus *non ullis* ante sacratum
> Carminibus [1].

Nec satis id illustratum arbitratur, utque altius in legentium animos illud incutiat, inde exordium secundi libri sumit. In quo tractata vulgataque ab Homero et Hesiodo et Theocrito et multis aliis memorat, ut nihil triti et expositi a se prodi perspiciamus, additque hæc in honorem novi quod explicat operis.

> Omne genus rerum doctæ cecinere sorores ;
> Omnis ad accessus Heliconis semita trita est,
> Et jam confusi manant de fontibus amnes,
> Nec capiunt haustum turbamque ad nota ruentem.
> *Integra* quæramus rorantes prata per herbas,
> Undamque *occultis* meditantem murmur in antris,
> *Quam neque durato gustarunt ore volucres,*
> *Ipse nec æthereo Phœbus libaverit igni.*
> *Nostra* loquar ; *nulli* vatum debebimus ora,
> *Nec furtum*, sed opus veniet, *soloque* volamus
> In cælum curru, *propria* rate pellimus undas [2].

Hic alius satis dictum putaret : sed non ita nostro visum est. Iterum igitur ab eadem cantilena tertius liber incipit :

> *In nova* surgentem majoraque viribus ausum,
> Nec per *inaccessos* metuentem invadere saltus,
> Ducite, Pierides. *Vestros extendere fines*
> Conor et dignos in carmina ducere cantus [3].

Tumque se nec Giganteum, nec Trojanum bellum, nec Jasonis facta, Cadmive septemve ducum Œdipodisve fabulas, nec Persarum clades aut Alexandri victorias canere præ se fert ; Romanas etiam res, ut vulgatum aliquid et facile, aspernatur [4].

Atque equidem Lucretium quoque memini idem fere professum :

> ... acri
> Percussit thyrso laudis spes magna meum cor,
> Et simul incussit suavem mi in pectus amorem

1. *Astron.*, I, 113.
2. *Ibid.*, II, 49-59.
3. *Ibid.*, III, 1-4. — *Conor, et dignos :* sic Jacobus, codices secutus, Gemblacensi excepto, qui *irriguos* affert.
4. *Ibid.*, III, 5-26.

Musarum, quo nunc instinctus, mente vigenti
Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo : juvat integros accedere fontes,
Atque haurire, juvatque novos decerpere flores,
Insignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde prius nulli velarint tempora Musæ :
Primum quod magnis doceo de rebus, et artis
Religionum animos nodis exsolvere pergo;
Deinde quod obscura de re tam lucida pango
Carmina, Musæo contingens cuncta lepore [1].

Quis vero non percipiet quantum hæc inter et Manilii verba intersit? Nova sane se pandere Lucretius jactat, sed non ea sibi proposuit pandenda, non ex his sibi laudem arrogat, quia tantum nova, sed quia magna sint, et quia ex obscuris facta sint carmine lucida. At Manilius nihil tanti quanti novitatem æstimat, nec quid vitæ humanæ nova illa utile ac salubre afferant, sed quid litterarum curiosis diversum a ceterorum poetarum consuetudine, quid rarum ac singulare exhibeant. Inde laudem et gloriam supra Homeri Hesiodique famam sibi quærit, quodque semel Lucretius honesta quadam fiducia profitetur, id ille puerili quadam vanitate identidem decantat.

Non tamen novitatem solum assectatur, sed, quod æque vulgaria et mediocria delectare solet ingenia, difficultatem. Neque illa magis gloriatur quam hac: quasi laudandum id per se ipsum sit, rem quam minime numeris accommodatam in numeros redigere, quodque poesis respuere videtur, in poesim id intrudere. At contra mihi videtur, qui hanc principem sibi laudem arrogat, nascenti illi non tam ullum adfuisse poeticum signum, Cephea aut Geminos, quam idem illud cujus virtute informatus circulator aliquis

Certa per extentos ducet vestigia funes [2].

Nostro silicet nihil sane tantum placet, quam quod asperrimam rem absurdamque et parum credibilem aggreditur. Quam superbe enim ea fastidit ceterisque relinquit, quæ natura non carmini repugnent!

... Facile est ventis dare vela secundis,
Fecundumque solum varias agitare per artes,

1. Lucr., *de Nat. rer.*, I, 915-927.
2. *Astron.*, V, 654.

Auroque atque ebori decus addere, cum rudis ipsa
Materies niteat. Speciosis condere rebus
Carmina, vulgatum est opus et componere simplex.
At mihi per numeros ignotaque nomina rerum,
Temporaque et varios casus, momentaque mundi,
Signorumque vices, partesque in partibus ipsis
Luctandum est; quæ nosse nimis : quid, dicere? quantum est?
Carmine, quid, proprio? pedibus, quid, jungere certis? [1]

Lucretium autem nemo oblitus est et ipsum significavisse, quam sibi laboriosum esset materiam suam explicare. Sed quibus verbis, Di boni! quamque a Manilii sententia dissimilibus!

Nec me animi fallit, Graiorum obscura reperta
Difficile illustrare Latinis versibus esse;
Multa novis verbis præsertim cum sit agendum,
Propter egestatem linguæ et rerum novitatem.
Sed tua me virtus tamen et sperata voluptas
Suavis amicitiæ quemvis sufferre laborem
Suadet, et inducit noctes vigilare serenas [2].

Hic ergo difficultatem rerum excusat, noster contra jactat : quodque Lucretius queritur, Manilius gloriatur. Nec, si possit, eam tollat difficultatem, et e sua dignitate esse opinatur, ut ea a legentibus sentiatur. Ita igitur conatur ut eam vincat, ut tamen victa non evanescat poetamque victorem commendet; et ita obscuris rebus lucem claram immittit, ut earum non omnino tollantur, sed quasi perspiciantur tenebræ.

Hinc arrogans illa tam crebro Graiorum vocabulorum commemoratio [3] : nec modo, si quando deficit Latinus sermo, sed cum etiam habet, unde res nominet [4]. Illum adeo juvat, quod legentibus in mentem succurret, quam doctus poeta ea scripserit, quæ ab horridis Graiorum nescio quibus commentariis detraxerit, verbisque Latinis invita ac repugnantia vi multa solertique ingenio induerit. Hinc illa etiam quæ in principio operis præ se fert :

Bina mihi positis lucent altaria flammis;
Ad duo templa precor, duplici circumdatus æstu.

1. *Astron.*, III, 26-35.
2. Lucr., *de Nat. rer.*, I, 130-136.
3. *Astron.*, III, 40.

Et siqua externa referentur nomina lingua,
Hoc operis, non vatis erit.

4. *Astron.*, II, 888, 898, 910, 916, 937; III, 162; IV, 298, 818, 848.

Carminis et rerum; certa cum lege canentem
Mundus et immenso vatem circumstrepit orbe
Vixque soluta suis immitit verba figuris [1].

Quod si se res ita haberet, debuit Manilius soluta oratione rem conficere. Rectius contra et modestius Lucretius, qui Musas advocasse se profitetur, ut acerbam rem mitigarent tristemque doctrinam poetico lepore involutam facilius ipse animis legentium insereret. At noster versus sibi de astronomia pangendos decrevit, non quia ullum inde ullius generis auxilium sperabat aut commodum, sed quod sic aspera res asperior fieret, et, ut sibi videbatur, honos scribenti augeretur. Neminem igitur ignarum sinit, canere se et in numeros referre, quæ vix prosa oratione explicanda sint.

Atque eamdem ob causam ferociter pronuntiat, nihil se quæsiturum, unde aridam doctrinam amœnitate aliqua perfundat :

Ornari res ipsa negat, contenta doceri [2].

Itemque, cum jam in eo est, ut quæ partes signorum salubres aut malignæ sint habendæ, exponat, ita fastidiosam enumerationem excusat, ut efferre videatur, utque appareat, illum inde doctæ severitatis laudem affectare :

Sed quis tot numeros, totiens sub lege referre,
Tot partes iterare queat, tot dicere summas,
Perque artis causas faciem mutare loquendi?
Incipimus? Sed verba piget; sed gratia deerit;
In vanumque labor cedit, quem despicit auris.
Sed mihi per carmen fatalia jura ferenti,
Et sacros cæli motus, ad jussa loquendum est;
Nec fingenda datur, tantum monstranda figura;
Ostendisse deum nimis est, dabit ipse sibimet
Pondera. Nec fas est, verbis suspendere mundum.
Rebus erit major; nec parva est gratia nostri
Oris, si tantum poterit signare canenda [3].

Credas profecto, metum illi esse, ne quis rebus captus obliviscatur, tristes eas ac difficiles esse. Nam unde tantus fragor,

1. *Astron.*, I, 20-24.
2. *Ibid.*, III, 39.
3. *Ibid.*, IV, 431-442.

unde ille excusationum strepitus, si quando in astronomia explicanda numeri rationesque occurrunt? aut ea non versibus condenda, aut, si conderetur, qualis erat, tetrica et injucunda sine excusatione exprimenda. Sic enim Lucretius, præfatus se de obcuris ac novis rebus scripturum, pollicitusque se quam maxime lucida verba iis induturum, non in excusationes effunditur, quoties arida et aspera occurrunt.

Idemque, quamvis usurum se poeticis ornamentis prædixerit, ita tamen poesim philosophiæ involvit, ut nihil dicat delectationis causa quod non et aliquo modo doceat, utque ornamenta eadem atque argumenta sint, suavitasque cum veritate semper sit conjuncta. Manilius vero, qui satis arroganter ornamenta aspernatus est, ornamenta multa collocavit, quæ non explicandæ doctrinæ necessaria sunt, imo inania sunt et supervacua. Cur enim tot fabulas ac deorum heroumque amores et labores, cur tam multa illustrium virorum nomina totque judicia de iis et sententias inseruit? Cur illud de Andromeda non paucis sane verbis nec simplicibus rudibusque, sed omni cura expolitum ac nitidum? Multaque alia quæ jam proferam? Nisi rem ornare voluit, eique quæ non inerat, delectationem extrinsecus quæsitam adjicere. Num igitur operæ pretium fuit præstigiatoris voce miracula nuntiare :

Ornari res ipsa negat, contenta doceri?

CAPUT QUARTUM

QUAM RHETORICE MANILIUS REM ASTROLOGICAM TRACTAVERIT.

Fuit Manilius noster merus ac sincerus omnino rhetor. Quod multos ante, qui *Astronomica* evolverunt, non fugit; at non satis est, si quis multa rhetorice dicta apud Manilium notat : oportet totum poema a rhetore fuisse conditum agnoscamus. Jam enim quæ nuper patefeci, non illum veritatis causa, sed splendoris, nec ad explicandam, sed ad ornandam materiam multos e stoica disciplina ceteraque philosophia locos assumpsisse, neque quia vividam astronomiæ fidem et ipse haberet et legentibus facere vellet, ideo rationem ejus doctrinæ evolvisse, sed gloria susceptæ novitatis superatæque difficultatis ad scribendum allectum fuisse, ea profecto rhetorem satis indicant. Attamen, si quasdam operis partes, et tenuia quædam ac minuta singillatim considerabimus, multo manifestius apparebit, qui scriptor hic fuerit.

Sed aliquis forsan interrogabit quemadmodum homini rhetori venire in mentem potuerit rem tam obscuram tantique laboris explicare : nam illum novitate et difficultate trahi potuisse contendet, sed ini is tantum quæ non vulgi notitiam adeo excederent. At rhetores, cum miro dicendi et scribendi quæ plausus elicerent studio incenderentur, non ea tantum rimabantur quæ ad litteras quodam modo pertinerent. Trahebant e philosophiæ remotissimis doctrinis atque ex omni historiæ ac scientiæ parte, quod usque per se admirandum, verbis illustre fieri posset, suique ingenii famam late diffunderet. Nec eo contenti, naturam omnem diripiebant, omniaque quæ in ea usquam conspicienda erant, terras, oceanum, aera, saxa, aquas, plantas, animalia, rerumque om-

nium formas et ingenia et habitus aut describendo aut alludendo consumebant. Quid ergo mirum, si semel rhetor quidam de astris sibi loquendum decreverit? Eo præsertim tempore, quo princeps ipse hominesque humanissimi, nec minus ignarum et stultum vulgus astrologiæ studerent, sideraque sollicite interrogarent, quæ sibi fatis destinata fuisset fortuna. Atque, sicut aliis temporibus multa quæ ad religionem aut scientiam spectabant otiosorum hominum elegantiumque adolescentulorum leviumque feminarum fabulis agitata sunt, ita profecto tum astrologia in animo, ut ita dicam, et in ore hominum versabatur. Nam videmus in quadam suasoria scholasticum hominem non pauca de ea re verba fecisse : « Qui vero in media se, ut prædicant, fatorum misere pignora, natales inquirunt, et primam ævi horam omnium annorum habent nuntiam; quo ierint motu sidera, in quas discucurrerint partes, contrane deus steterit, an placidus adfulserit sol; an plenam lucem, [an] initia surgentis acceperit, an abdiderit in noctem obscuram caput luna: Saturnus nascentem, an ad bella Mars militem, an negotiosum in quæstus Mercurius exceperit, an blanda adnuerit nascenti Venus, an ex humili in sublime Juppiter tulerit, æstimant : tot circa unum caput tumultuantes deos. » At hic omnis religionis expers ea incredulus tanquam vana et commenta spernit : « Incertæ enim sortis vivimus : unicuique ista pro ingenio finguntur, non ex fide scientiæ [1]. » Quæ nisi homines delectare debuissent, non tam longum in iis fuisse rhetorem credo. Unde intelligi potest cur et Manilio succurrerit talem materiam eligere, et ita aridam ac difficilem ipse eam judicaverit, ut ingenium explicantis commendaret, non ut tædio atque odio legentes conficeret.

I

Noster igitur versus de astrorum virtutibus pangendos sibi proposuit. Nam inde sperabat summo cum honore suo declaratum iri, quanta elegantia solertiaque in tractandis poeseos numeris sciret uti. Cujus rei vir in primis peritus L. Müller testimonium summi ponderis attulit, in Astronomicis correctam prosodiacæ

1. Sen. rhet., *Suas.*, IV, 2e ed. Kiessling, p. 28.

metricæque rationis tractationem laudans strictamque severitatem [1]. Et profecto lætari Manilius videtur ea quam vulgo credunt formæ et materiæ repugnantia. Nam in iis quæ negligentius exspectes tractatum iri, in jejuna supputationum et numerorum notatione, in geometricis aut arithmeticis rebus definiendis, vel accuratius concinnantur versus, tanquam inde laudem quærat, servata per ardua continua versificandi elegantia, horum simillimus urbanorum hominum, qui, quibus in periculosis casibus omnes squalidi et inculti vitam duntaxat et tuentur et curant, tum maxime lauti, tonsi, tersi integrum vestis orisque nitorem delicatissime retinere gloriantur. Nam quid valeat diametros in circulo, audite canentem poetam :

.... Quacumque inciditur orbis
Per medium, pars efficitur tum tertia gyri,
Exiguo dirimens solidam discrimine summam [2].

Nunc, variis qui sunt in mundo circulis descriptis, coluros cognosce :

Sunt duo, quos recipit ductos a vertice vertex,
Inter se adversi, qui cunctos ante relatos
Seque secant gemino coeuntes cardine mundi,
Transversoque polo rectum ducuntur in axem,
Tempora signantes anni cælumque per astra
Quattuor in partes divisum mensibus æquis [3].

Etiam, quam poetice triangulum signorum circulo inscribitur!

Circulus ut dextro signorum clauditur orbe,
In tres æquales discurrit linea ductus,
Inque vicem extremis jungit se finibus ipsa,
Et quæcunque ferit, dicuntur signa trigona,
In tria partitus quod ter cadit angulus astra,
Quæ divisa manent ternis distantia signis [4].

Denique, operæ pretium est attendere quam inornatam nudamque et orationis et versus quasi castitatem in noxiis siderum par-

1. L. Müller, *Philol.*, XV, p. 481, 492; *De re metr. Lat. poet.*, p. 52 : « Manilium in plerisque rebus severissimam quamque sequi legem. »
2. Manil., *Astron.*, I, 545.
3. Id., *ibid.*, I, 603.
4. Id., *ibid.*, II, 273. — Cf. II, 307-357.

tibus enumerandis ostentet. Cujus unum exemplum sat erit producere :

Lanigeri pars quarta nocet, nec sexta salubris :
Septima par illi ac decima est, decimæque secunda.
Quæque duas duplicat summas, septemque novemque,
Unaque viginti numeris pars addita lædit,
Et quinta et duram consummat septima partem [1].

Num vero in hac rerum arida asperitate, quidquam versibus arduum, aut scabrum inest? Sed non modo leni tenore fluunt, imo rotundo plenoque sono os declamantis implent inflantque. Certe qui ita mathematicam rationem in numeros redegit, mirus versuum artifex est æstimandus.

II

Nunc autem quæ rei astrologicæ voluptatis causa adsperserit, consideremus, postea quæsituri, quibus verbis et qua orationis forma et rem ipsam et ornamenta expresserit. Jam admonuimus philosophiam, et interdum stoicam, a poeta usurpatam fuisse : quem rhetorum omnium morem fuisse Seneca pater testatur. Nempe quidam in suasoria brevitatem humanæ vitæ luculentis verbis et triste sonantibus ponderat : « Nulli natura in æternum spiritum dedit, statutaque nascentibus in finem vitæ dies est. Imbecilla enim nos materia deus orsus est [2]. » In controversia autem, « Albutius et philosophatus est; dixit neminem natum liberum esse, neminem servum; hæc postea nomina singulis imposuisse fortunam [3]. » Nec ea quæ ad mores et vitam instituendam pertinerent, aliter Manilius tractare quam rhetorice videtur : componere contentus, quæ verbis niteant, numerose cadant, acute significentur, inopinanter contraponantur. Nam veterem ac tritam de auro et divitiis querelam revocat, optatque ut, sublata pecunia, frugum tantum mancipium hominibus sit :

1. Manil., *Astron.*, IV, 444 et sqq. 449-497.
2. Sen., *Suas.*, II, 2e ed. Kiessling, p. 13.
3. Id., *Controv.*, VII, 6, p. 349.

Quod solum decuit mortales nosse metallum :
Nulla fames, non ulla forent jejunia terris :
Dives erat census saturatis gentibus orbi [1].

Nec dissimilia sunt illa de luxu :

Ut veniant gemmæ, totus transibitur orbis?.....
Luxuriæ quoque militia est, vigilatque ruinis
Venter, et, ut pereant, suspirant sæpe nepotes [2].
... Jam ventri longius itur
Quam modo militiæ : Numidarum pascimur oris,
Phasidos et lucis; arcessitur inde macellum,
Unde aurata novo devecta est æquore pellis [3].

Cui non apparebit, ideo illam de moribus tristitiam scribentis conceptam fuisse, ut in extremum antithetum sententia caderet, quo poeticæ aurati velleris mentioni domestica illa quotidiani obsonatus vilitas opponitur.

Deinde, quam libenter in fabulas vel brevi allusione vel fusa narratione indicandas digrederetur, jam antea dixi. Raro enim omittit significare cur suum astris nomen impositum sit, quamque deorum hominumve fortunam aut virtutem perpetuo testimonio declaret. Quid autem ea ad astronomiam spectant? Quid Phaetontis aut Junonis fabulæ ad intelligendam circuli lactei naturam conferunt? Et nos docet poeta quibus astris orientibus Salmonea et Bellerophontem vel Meleagrum natos esse credamus : num eos in explicanda arte quæ veritatem profiteretur, laudare decuit? Unde vero ea non breviter descripta Andromedæ et Perseos fabula? Non ea omnia rhetorica ornamenta sunt?

Ex historiis autem præsertimque rerum Romanarum multa Manilius in opus suum detorsit. Sed, ut in ceteris, ita in afferendis illustribus vel factis vel viris, nihil inter hunc poetam eosque rhetores interest, quorum locos Seneca pater plurimos perscripsit. In suasoriis enim controversiisque quos scholastici tum condidere, notissimas Romanorum victorias et clades, humiles urbis origines, crescentesque in immensum auctus, Servium

1. Man., *Astron.*, V, 277.
2. Id., *ibid.*, IV, 397, 404.
3. Id., *ibid.*, V, 375.

Tullium, Horatium Coclem, Mutium, Decios, Brutum, Curtium, Fabricium, Tuberonem, Manlium, Marium, Crassum, Catonem, Pompeium, Cæsarem, e Graiis vero Asiaticisque Codrum, Socratem, Crœsum, adnoto non semel in exemplum documentumque advocatos. Quorum plerosque et Persius ac Juvenalis, et Seneca philosophus, cum rhetorum in ludis instituti fuissent, ciere solebant, quoties præsentis seculi vitia, antiquæ virtutis imaginem attollentes, increpabant. Horum ipsorum nomina Manilius vel astronomicis vel philosophicis rationibus luxuriose admiscuit. Hos lacteo in circulo stellis inseruit [1]; hos ad declarandam fortunæ inconstantiam fatorumque necessitatem compellit [2]; hos propriarum cujusque astri virtutum testes et exempla profert [3]. Nec alio modo, aliove scribendi artificio et consuetudine magni illi viri a rhetoribus et a Manilio in argumentorum seriem immittuntur [4]. Scilicet, ut dicendi copia augeretur, adolescentium in scholis memoriam magno rerum ac nominum proventu magistri distendebant, eosque assidua exercitatione assuefaciebant, ut ea omnia in promptu dicentes haberent, et inde orationem inflarent atque extenderent.

Nec historia tantummodo tum delectabantur : jam geographiam quoque favore non parvo persequebantur, ideoque multi recitantes studuerunt, ut quam luculentissimis gentium regionumque descriptionibus declamationes adornarent. Ac ne hujus quidem rei vestigium diu apud Senecam patrem quærendum erit. Nam, in prima suasoria, in amplum quemdam de Oceano locum incidimus, in quo, ingenii impetum sequens, Americam ipsam præsensisse rhetor videtur : « Cuicunque rei magnitudinem natura dedit, dedit et modum : nihil infinitum est nisi Oceanus. Aiunt fertiles in Oceano jacere terras, ultraque Oceanum rursus alia littora, alium nasci orbem, nec usquam rerum naturam desinere, sed semper inde, ubi desinere videatur, novam exsurgere [5] ». Jam vero et Lucani splendidæ illæ Galliarum Africæque descriptiones ad idem hominum studium refe-

1. Man., *Astron.*, I, 258 sqq.
2. Id., *ibid.*, IV, 23-90.
3. Id., *ibid.*, V, *passim*.
4. Cf. Man., *Astron.*, IV, 23-90, et Sen. rhet., *Exc. Controv.*, V, 1, p. 272; VII, 2, p. 271; et *passim*.
5. Sen. rhet., *Suas.*, I, p. 1. — Cf. S. Dosson, *Étude sur Quinte Curce*, p. 243-344, *n.*

rendæ sunt. Tum in primis e rhetorum disciplina illa fabulatoris elegantissimi Pedonis Albinovani de Oceano sunt tracta, quæ tanto spiritu dicta Seneca laudavit, quanto nemo alius declamator potuit [1]. Ob eamdem igitur causam, quod ejusmodi locis homines tum delectabantur, Manilius [2] in toto orbe describendo, reddendisque suis cuique signo terris ac populis tam accuratus longusque fuit : qui certe locus in *Astronomicis* splendet, nec ulli hujus poematis parti, ullive ejusdem generis alio in poemate descriptioni, sive rerum veritate, sive verborum elegantia cedit? Ac profecto nemo non admirabitur quam diligenter versibus depinxerit circumjectas Mediterraneo mari terras vel sparsas per illud insulas, totumque his qui tum vivebant homines notum orbem, nullo maris sinu terræve omisso projectu.

Denique, ne unum quoddam ornamentum, quod tum repertum fuisset, operi deesset, varias hominum artes et quæstus, eaque in primis quæ extra ordinatæ vitæ consuetudinem forent novamque aliquam aut industriam aut curiositatem haberent, diligentissime persecutus est. Quæ ideo sunt recepta ut rerum vivida novitate languentia hominum ingenia et consuetæ morum elegantiæ rectæque æquabilitatis pertæsa excitarent. Quemadmodum autem rhetor ibi deprehendatur, accipe. Scilicet diu ut in agendo, ita in scribendo Romani, non quid formosum, sed quid utile esset, quæsivere, ea prorsus negligentes quæ vel artem tantum ingeniumque fingentis ostenderent, vel nulla alia voluptate quam cognita pulchritudine legentes afficerent : nisi quod pauci excipiendi sunt, Alexandrinos poetas secuti, qui sibi duntaxat artem exercendam exprimendamque pulchritudinem rerum proposuere. Sed postquam Augusti pax, ut cetera, eloquentiam et litteras composuerat, viguere in scholis plurima ingenia, quæ, omni remota utilitate, nec persuadendi nec docendi studiosi, veritatis et rerum admodum securi, eam delectationem et ipsi decerpere et præstare aliis conati sunt, quæ proprie e dicendi cura exsisteret, quamque acutæ circa rem quamlibet sententiæ delectaque feliciter verba animis insinuarent. Rhetorum sane fuit ea sive laus, sive alio quo non tam benigno verbo uti velis, in arte artem solam quærere. Unde illæ severorum ingeniorum exsistunt creberrimæ querelæ,

1. Sen. rhet., *Suas.*, I, 151, p. 10.
2. Man., *Astron.*, IV, 585-817.

Quintiliani et Taciti, ipsiusque Petronii, nihil in scholis adolescentes ex iis aut videre aut audire quæ homines in usu habeant. Unde illæ declamationes, cum rebus tum oratione novæ atque admirandæ : in quibus neque verisimilitudo neque argumentatio ulla deprehendatur, nihil ex utilitate, nihil de sensu communi videatur esse detractum. At idem efficiebant istis suis controversiis scholastici homines, intra parietes ingenium alentes atque exponentes, neque ullos fori aut ambitionis fructus respicientes, quod postea fictarum ludicre aut pathetice rerum narratione multi apud nos scriptores tentaverunt. Mihi autem analogiam sequenti videtur rhetoris fuisse, in grave opus, quodque docere deberet, ea inserere, quæ nunc levibus versiculis, aut ludicris descriptionibus, aut fabulis, ut dicunt, veram ac vulgarem vitam referentibus addicerent. Nempe litterati illi urbanique homines, qui *Astronomica* audiebant legebantque, salsa quadam suavitate profecto titillabantur, cum designari ac describi elegantibus sane versibus sentirent lanios [1] :

> *Qui* pecudum membris media grass*a*ntur in urbe,
> Et laceros artus suspend*u*nt fronte tabernæ,
> Luxuriæque par*a*nt cædem mortesque lucr*a*ntur;

et Tironianæ scripturæ peritum :

> ... cui littera verbum est,
> Quique notis linguam superet, cursimque loquentis
> Excipiat longas nova per compendia voces [2];

et peregrinandi studiosos :

> ... Non illos sedibus isdem
> Mollia per placidas delectant otia curas,
> Sed juvat ignotas semper transire per urbes,
> Scrutarique novum pelagus, totius et esse
> Orbis in hospitio [3]...

Quin salientes in hortis villarum aquas specta sursum agi,

> Ipsaque conversis aspergere fluctibus astra [4].

1. Man., *Astron.*, IV, 184.
2. Id., *ibid.*, IV, 197.
3. Id., *ibid.*, IV, 510.
4. Id., *ibid.*, IV, 263.

Ecce autem adsunt negotiosi illi, multa agendo nihil agentes, de quibus Seneca et Phædrus notissima scripsere, trepida et inutilis gens ardelionum :

Instar erit populi, totaque habitabit in urbe,
Limina pervolitans, unumque per omnia verbum
Mane salutandi portans communis amicus [1].

Nunc omne genus aurigarum equitumque :

Ille (*Heniochus*) dabit proprium studium, cæloque retentans,
Quas prius in terris agitator amaverat artes :
Stare levi cursu moderantem quattuor ora
Spumigeris frenata lupis, et flectere equorum
Prævalidas vires ac torto stringere gyro :
At cum laxato fugerunt cardine claustra,
Exagitare feros, pronumque anteire volantes,
Vixque rotis levibus summum contingere campum,
Vincentem pedibus ventos, vel prima tenentem
Agmina in obliquum cursus agitare malignos,
Obstantemque mora totum præcludere circum :
Vel medium turbæ nunc dextros ire per orbes
Fidentem campo, nunc meta currere acuta,
Spemque sub extremo dubiam suspendere casu.
Nec non alterno desultor sidere dorso
Quadrupedum, et stabiles poterit defigere plantas,
Perque volabit equos, ludens per terga volantûm [2].

Nunc elegantes adolescentuli, sui muliebriter amantes, mollitiæ dediti, Veneremque, vel potius Veneris imaginem sequentes :

Illis cura sui cultus frontisque decoræ
Semper erit, tortos in fluctum ponere crines,
Aut vinclis revocare comas et vertice denso
Fingere, et appositis caput emutare capillis,
Pumicibusque cavis horrentia membra polire,
Atque odisse virum, sterilesque optare lacertos;
Femineæ vestes, nec in usum tegmina plantis,
Sed specie; fictique placent ad mollia gressus :....
Semper amare parum est, cupient et amare videri [3].

1. Man., *Astron.*, V, 64.
2. Id., *ibid.*, V, 71.
3. Id., *ibid.*, V, 146-153, 156. — Cf. Sen., *de Brevitate vitæ*, XII.

Nunc variæ pilariorum artes :

Ille pilam celeri fugientem reddere planta,
Et pedibus pensare manus, et ludere folle,
Mobilibusque citos ictus glomerare lacertis :
Ille potens turba perfundere membra pilarum,
Per totumque vagas corpus disponere palmas,
Ut teneat tantos orbes sibique ipse reludat,
Et velut edoctos jubeat volitare per ipsum [1].

Hic vero ebriosus :

Gaudebitque mero mergetque in pocula mentem [2].

Hic auditis occupatus symphoniis :

... curas inter secreta movebit
Carmina, furtivo modulatus murmure vocem,
Solus et ipse suas semper cantabit ad aures [3].

Quid, qui :

... linguas hominum sensusque docebit
Aerias volucres, novaque in commercia ducet,
Verbaque præcipiet naturæ lege negata [4]?

Vel alii,

... clausas qui culmine summo
Pascere aves Veneris gaudent, et reddere cælo
Aut certis revocare notis; totamve per urbem
Qui gestant caveis volucres ad jussa paratas,
Quorum omnis parvo consistit passere census [5]?

Vel qui serpentes

Accipient sinibusque suis peploque fluentes,
Osculaque horrendis jungent impune venenis [6]?

1. Man., *Astron.*, V, 165.
2. Id., *ibid.*, V, 246.
3. Id., *ibid.*, V, 335. — Seneca, *de Brev. vitæ*, XII : « Quorum, cum ad res serias, etiam sæpe tristes adhibiti sunt, exauditur tacita modulatio? » Nonne jure suspicabimur, ut illustrium virorum et gestorum, ita lepidarum vulgaris vitæ descriptionum copiam in scholis comparari, quas quisque postea in scribendo ad utilitatem suam convertat, quibusque hic philosophiam ornet, ille astrologiam, quamlibet alius materiam?
4. Id., *ibid.*, V, 379.
5. Id., *ibid.*, V, 384.
6. Id., *ibid.*, V, 393.

Jam vero natantes inspice, quique se concharum causa immergunt pelago :

Sic, venit ex illo (Delphino) quisquis, volitabit in undis,
Nunc alterna ferens in lentos brachia tactus
Explausa resonabit aqua, nunc æquore mersas
Diducet palmas, furtivus remes in ipso,
Nunc in aquas rectus veniet, passumque natabit,
Et vada mentitus reddat super æquore campum,
Aut immota ferens in tergus membra latusque
Non onerabit aquas summisque accumbet in undis,
Pendebitque super, tantum sine remige velum.
Illis in ponto jucundum est quærere pontum,
Corporaque immergunt undis, ipsumque sub antris
Nerea et æquoreas conantur visere Nymphas;
Exportantque maris prædas, et rapta profundo
Naufragia, atque imas avidi scrutantur arenas [1].

Jam petauristas ac circulatores admirare, mobilia

Corpora, quæ vadido saliunt excussa petauro,
Alternosque cient motus, delatus et ille
Nunc jacet, atque hujus casu suspenditur ille;
Membrave per flammas orbesque emissa flagrantes,
Molliter ut liquidis per humum ponuntur in undis,
Delphinumque suo per inane imitantia motu
Et viduata volant pennis et in aere ludunt [2].

Continuo pantomimus, tacito gestu, affectus referet,

... Solusque per omnes
Ibit personas et turbam reddet in uno;
Aut magnos heroas aget civesque togatos;
Omnis fortunæ vultum per membra reducet,
Æquabitque choros gestu, cogetque videre
Præsentem Trojam Priamumque ante ora cadentem? [3]

Deinde artifices auri occurrunt,

... qui mille figuris
Vertere opus possint tornique acquirere dotem
Materiæ et lapidum vivos miscere colores [4]...

1. Man., *Astron.*, V, 423.
2. Id., *ibid.*, V, 440.
3. Id., *ibid.*, V, 481.
4. Id., *ibid.*, 507.

Hinc lenocinium formæ cultusque repertus
Corporis, atque auro quæsita est gratia frontis,
Perque caput ducti lapides, per colla manusque,
Et pedibus niveis fulserunt aurea vincla.
Quid potius matrona velit tractare creatos,
Quam factum revocare suos quod possit ad usus [1].

Tum funambulus

In prærupta dabit studium vendetque periclo
Ingenium; ac tenues ausus sine limite gressus
Certa per extentos ponet vestigia funes,
Et cæli meditatus iter vestigia perdet,
E penna et pendens populum suspendet ab ipso [2].

Denique apparent qui feras mansuefaciunt :

Ille manu vastos poterit frenare leones,
Et palpare lupos, pantheris ludere captis,
Nec fugiet validas cognati sideris ursas,
Inque artes hominum perversaque munera ducet;
Ille elephanta premet dorso, stimulisque monebit
Turpiter in tanto cedentem pondere punctis.
Ille tigrim rabie solvet pacique domabit,
Quæque alia infestant silvis animalia terras,
Junget amicitia secum [3].....

Ac profecto horum omnium mores, artes, industriam vivide ac lepide Manilius expressit. Non tamen possum quin cogitem, ea esse quæ homines otiosos rerum admiratione, sententiarum festivitate, descriptionum subtilitate delectent. At si quis astrologiæ sinceram fidem studiumque fervidum præstitisset, num talia scripsisset? num scripta laudasset? Nempe Manilio merito aliquis inclamet : « Quid rhetorem ac ludicrum hominem agis in re quæ gravitatem et auctoritatem poscit? Hic docendum, non ludendum. Et tuamet ipse sententia damnandus es, qui scripsisti :

Ornari res ipsa negat, contenta doceri.

Aut operæ pretium est, tot et tanta de astrorum naturis et viribus, deque cunctis mundi figuris ac partibus explicuisse, ut,

1. Man., *Astron.*, V, 516.
2. Id., *ibid.*, V, 652.
3. Id., *ibid.*, V, 702.

multo et scribentis et legentis labore consumpto, et tu doceas, et ego cognoscam, quæ signa lanios, aurigas, desultores, pilarios, avicularios, natatores, petauristas, funambulos, pantomimos, mansuetarios similiaque alia hominum genera informent, qua cælesti virtute hi crines molliter componant, hi secum modulari soleant? Num magna illa ac divina corpora ad pusillas res sunt demittenda? Atqui si ex animo salubrem scientiam professus fuisses, non ea ornamenta, non eam delectationem esses sectatus : et magnis exemplis efficacitatem rei, non tuum ingenium lepidis comprobasses. »

III

Nunc ad eam orationis formam veniendum est, quæ Manilio placuit, eademque per totum carmen invenitur, sive rem, sive ornamenta extra rem tractat. Usus autem est dicendi ratione admodum rhetorica, cum multorum aliorum, tum diligentissimi viri Ad. Cramer judicio, qui plurimas ab eo usitatas figuras enotare se in opusculo suo declarat, « quæ maxime dignæ sunt quæ commemorentur, cum simul poetam poesim in ludis rhetoricis didicisse nos doceant[1]. » Nam ille omnia dicendi artificia et lenocinia et argutias et delicias per poema profudit quæ unquam a rhetoribus sunt excogitata, aut a controversiarum suasoriarumque scriptoribus vel ab imbutis scholastica elegantia poetis ac philosophis usurpata.

Primum enim gaudet eadem littera incipientes voces continuare, ita ut iterum atque iterum revocata consonantium vi feriantur aures, velut in his versibus :

In *c*ujus *c*audam *c*ontento dirigit arcu [2].
*P*ublica *s*uccensis *p*eraguntur fata *s*epulchris [3].
*P*er *d*uo *p*artitæ *d*irimit *d*ivortia terræ [4].
*P*erpetuus *p*opuli *p*rivato in limine *p*rætor [5].
E *p*enna et *p*endens *p*opulum *s*us*p*endet ab ipso [6].

1. Cramer, *op. l.*, p. 43.
2. Man., *Astron.*, I, 269.
3. Id., *ibid.*, I, 883.
4. Id., *ibid.*, III, 384.
5. Id., *ibid.*, IV, 212.
6. Id., *ibid.*, V, 656. — Cramer, *l. l.* — Cf. Becq de Fouquières, *Traité de versification française*, ch. XI, *de l'Allitération.*

Deinde ei immodice apostrophe placuit : nihil enim non appellat, quod vivat quodque non vivat :

Postque tuos, Thrasimene, lacus [1] ;

astra autem in primis et identidem. Nempe ecquod sidus non ita invocavit? ecquod etiam semel tantum invocavit?

Anguitenens magno circumdatus orbe Draconis,
Cum venit in regione tuæ, Capricorne, figuræ,
Non inimica facit serpentum membra creatis [2].

Bis quinos annos Aries unumque triente
Fraudatum dabit. Appositis tu, Taure, duobus
Vincis; sed totidem Geminorum vinceris astro.
Tuque bis octonos, Cancer, binosque trientes;
Bisque novem, Nemeæe, dabis, bessemque sub illis.....
Ter quinos, Capricorne, dares, si quattuor essent
Appositi menses [3].

Jam vero, cum omnibus cujuscumque et gentis et ævi artificibus verborum in deliciis præcipue fuerit antitheton, non admiraberis quod id creberrime nostri sententiis irrepserit. Cujus aliquot exempla producere satis erit :

..... tum *di quoque*
Quæsivere deos : dubitavit Juppiter ipse
Quod poterat non posse timens [4].

... *Invictum devicta* morte Catonem [5].

Quæstus naufragio petitur, corpusque profundo
Immissum pariter quam præda exquiritur ipsa.
Nec semper tanti merces est parva laboris :
Censibus æquantur conchæ, lapidumque nitori
Vix quisquam est locuples : *oneratur terra profundo* [6].

Æthereusque Platon, et qui fabricaverat illum
Damnatus que suas *melius damnavit* Athenas [7].

1. Man., *Astron.*, IV, 38.
2. Id., *ibid.*, V, 390.
3. Id., *ibid.*, III, 567-571, 576-577.
4. Id., *ibid.*, I, 422.
5. Id., *ibid.*, IV, 87.
6. Id., *ibid.*, V, 402.
7. Id., *ibid.*, I, 774.

Quorum carminibus nihil est nisi fabula cælum,
Terrave composuit cælum, quæ pendet ab illo [1].

Medææ pueros dicit :

Et *male* conceptos partus *pejusque* necatos [2];

et Thebas, cæsis septem ducibus, ab Epigonis captas :

... *Victam quia vicerat* urbem [3];

et hæc alias :

Victuros agimus semper nec *vivimus* unquam [4].
Luxuriamque lucris emimus, *luxuque rapinas,*
Et summum census pretium est, effundere censum [5].
Sic adamas, punctum lapidis, pretiosior auro est.
Parvula sic *totum* pervisit pupula cælum,
Quoque vident oculi, *minimum* est, cum *maxima* cernant.
Sic animi sedes, *tenui* sub corde locata,
Per *totum angusto* regnat de limite corpus [6].

Sæpe etiam per spatium haud breve explicatur antitheton, et iterum atque iterum orationi infigitur : velut in his de Pylade et Oreste, moxque de Damone et Phintia :

Unus erat Pylades, unus qui mallet Orestes
Ipse mori : lis una fuit post secula mortis,
Alter quod raperet fatum, non cederet alter.
Et duo qui potuere sequi.....
Optavitque reum sponsor non posse reverti,
Sponsoremque reus timuit, ne solveret ipsum [7].

Quin ita illam dicendi formam affectat, ut interdum tanquam inter se contraria opponat quæ dissimilia admodum sunt, non contraria, nec comparari ideoque contraponi possint. Nam quosdam refert docere potuisse elephantos,

tantamque aptare loquendo
Artibus humanis varia ad spectacula molem [8].

1. Man., *Astron.*, II, 37.
2. Id., *ibid.*, III, 13.
3. Id., *ibid.*, III, 16.
4. Id., *ibid.*, IV, 5.
5. Id., *ibid.*, IV, 10.
6. Id., *ibid.*, IV, 926.
7. Id., *ibid.*, II, 583.
8. Id., *ibid.*, IV, 236.

Quid vero horum animalium moles obstat, quin loquentem magistrum audiant? Cum feritate, non pondere, obsequium junctum admirationem movet.

Et quædam invenias in quibus appareat non e sententia verba, sed e verbis sententiam profluxisse : quod cum multa alia, tum hæc indicant :

... victorque ad sidera mittit
Sidereos oculos [1].
... Quid mirum, noscere *mundum*
Si possint homines, *quibus est et mundus in ipsis* [2].

Quis autem varias dicendi figuras, translationesque ceteraque in eumdem modum reperta annumerare possit, quibus Manilius libentissime versus suos refersit? Nam nihil fere simpliciter et plane dixit : omnes sententias torsit, verba flexit, ut vel e vulgatis rebus subtiliter cogitata et singulariter dicta eliceret. Ac per totum poema improbus hic sentiendi et eloquendi labor legentem modo cum suavitate quadam, sæpe cum molestia sollicitat. Cujus rei quædam subjiciam documenta. Hæc primum de Jove :

Nobilis et mundi nutrito rege Capella
Cujus ab uberibus magnum ille ascendit Olympum,
Lacte fero crescens ad fulmina vimque tonandi [3].

Phaetontis casu terrestria incendia ita solatur :

Quo querimur, flammas totum sævisse per orbem,
Terrarumque rogum cunctas arsisse per urbes,
Cum vaga dispersi fluitarunt lumina currus,
Et cælum exustum est? Luit ipse incendia mundus
Et nova vicinis flagrarunt sidera flammis [4].

Tum illa de diffusis per universum naturæ orbem ignibus,

Qui gravidas habitant *fabricantes fulmina* nubes.
Et penetrant terras *Ætnamque minantur Olympo* [5].

1. Man., *Astron.*, IV, 107.
2. Id., *ibid.*, IV, 893.
3. Id., *ibid.*, I, 366.
4. Id., *ibid.*, I, 744.
5. Id., *ibid.*, I, 853.

Et hæc de Atheniensi illa pestilentia :

> Cesserat officium morbis, et *funera deerant*
> *Mortibus et lacrimæ* [1].

Jam vero Nilum describit :

> ... Erumpens imitatur sidera mundi
> Per septem fauces atque ora fugantia pontum [2].

Sic autem gladiatores :

> Nunc caput in mortem vendunt, et funus arenæ,
> Atque hostem sibi quisque parat, cum bella quiescunt [3].

Mox gubernatorem, qui cursum stellis dirigit,

> Et pontum cælo vincit [4].

Adde etiam illa quæ fabulosum illum Phryxi Arietem signant :

> Cum *vitreum* findens *auravit* vellere pontum [5].

Quid? quos cæcitati mundi facies destinat : quos maligno sidere

> Lumina deficient ortos *geminamque* creatis
> *Mortem fata dabunt :* se quisque *et vivit et effert* [6]?

Et quod diluvium terris immissum est,

> Humani generis cum solus constitit heres
> Deucalion, *scopuloque orbem possedit in uno* [7]?

Quodque Salmoneus ob nefandam industriam passus est :

> ..... qui cælum imitatus in urbe
> Pontibus impositis, missisque per æra quadrigis
> *Expressisse sonum mundi* sibi visus, et ipsum
> *Admovisse Jovem terris, dum fulmina fingit,*
> *Sensit*, et immensos ignes super ipse secutus
> *Morte Jovem didicit* [8]?

1. Man., *Astron.*, I, 888.
2. Id., *ibid.*, III, 273.
3. Id., *ibid.*, IV, 225.
4. Id., *ibid.*, IV, 280.
5. Id., *ibid.*, IV, 515.
6. Id., *ibid.*, IV, 533.
7. Id., *ibid.*, IV, 832.
8. Id., *ibid.*, V, 91.

Nec prætermittendi tragici poetæ, quorum erit

... quanquam in chartis, stilus ipse cruentus [1] :

quos scilicet, tristem Œdipum inducentes,

... Thebana juvabit
Dicere *bella uteri*, *mixtumque in fratre parentem* :
Quærent Medææ natos fratremque patremque,
Hinc vestes, illinc *flammas* pro munere *missas* :
Aeriamque fugam *natosque ex ignibus annos* [2].

Quæ omnia sunt profecto admiranda, tanto in vanum consumpto et ingenio et labore, quid in vanum? multum abest : contra pessimo cum fructu consumitur, ut et involvatur res implicatissimis verbis et quam longe petitis, et sententia legentium meditationem vel torqueat vel eludat. Nec brevia hæc, planæque orationi interfusa : facile Manilius, tanquam pronam sequeretur ingenii naturam, hujusce modi ænigmata nectit, perque plures versus extendit : velut cum patrem illum commemorat,

... qui serpentem super ora cubantem,
Infelix, nati *somnumque animamque bibentem*,
Sustinuit misso petere ac prosternere telo.
Ars erat esse patrem; vicit natura periclum,
Et pariter juvenem *somnoque ac morte* levavit,
Tunc *iterum natum* et fato per somnia raptum [3].

Nec modum ullum sibi posuit ita scribendi : incredibile vero est, quam obscura potuerit rimari, dum ingenium ac brevitatem assectatur. Cujus rei testimonio erit, præter ea quæ jam laudavi omnia, unicus hic de Jove Junonis sororis conjuge versus :

Et sub fratre viri nomen, sine fratre parentis [4].

Elegantiam autem illam quam affectat, sæpe transilit, nec modo putido quasi fuco sincerum illum rerum splendorem usque ad molestiam illinit, sed dum vigorem verborum argutiæ vult

1. Man., *Astron.*, V, 464.
2. Id., *ibid.*, V, 464.
3. Id., *ibid.*, V, 306.
4. Id., *ibid.*, II, 16.

addere, in rusticitate sæpe consistit inficeta prorsus eoque magis nauseosa, quod non rudi natura excusatur. Nam dirum illud Atrei convivium horrendasque epulas his verbis notat:

Ructantemque patrem natos [1].

Quo nihil et ipse Seneca, dum cupit atrociter, fastidiosius dixit.

Cum vero Manilius adeo studiosus et indelassatus novarum et sententiarum et locutionum indagator sit, ob eamdem ipsam hanc causam, quoties fabulas vel historias advocat, maluit rebus obiter alludere quam eas tractim persequi. Nempe in continua narratione, cui nihil deest quod factum fuerit, vel quod ad intelligenda ea quæ facta sunt prosit, æqualitas præcipue et idem semper tenor desideratur, utque non nimio interdum fulgore aciem oculorum præstringens, ita nunquam deficiens subitisque absumptum tenebris lumen. At cum ceteri rhetores, tum Manilius quoque in hac maxima parte claudicat, duxitque habiliorem eam fore quam tractabat materiam, suoque ingenio eique quam cupiebat ingenii laudi magis accommodatam, si pauca de multis, quam si de una re omnia loqueretur. Itaque frequentem hanc advocavit et Graiorum et Romanorum et deorum et heroum turbam ; ut cujusque mores aut facta arctissima velut formula concluderet, quæ curiose expressa insignem quasi notam cuique apponeret. Inde illa in libro primo enumeratio virorum, quos in lacteo circulo post mortem habitare conjicit : e quibus paucos excipiam :

Horatia proles
Tota acies partus, nec non et Scævola trunco
Nobilior, majorque viris et Clœlia virgo,
Et Romana ferens, quæ texit, mœnia Cocles,
Et commilitio volucris Corvinus adeptus
Et spolia et nomen, qui gestat in alite Phæbum...
Certantesque Deci votis similesque triumphis,
Invictumque mora Fabium..... [2];

vel illa in tertio libro, cum quæ non scripturus sit, indicit :

Non ego in excidium cæli nascentia bella,
Fulminis et flammas, partus in matre sepultos;

1. Man., *Astron.*, V, 463.
2. Id., *ibid.*, I, 778,783, 790-791.

Non conjuratos reges, Trojaque cadente
Hectora venalem cineri, Priamumque ferentem;
Colchida nec referam vendentem regna parentis,
Et lacerum fratrem stupro, segetesque virorum,
Taurorumque truces flammas, vigilemque draconem,
Et reduces annos, auroque incendia facta,
Et male conceptos partus pejusque necatos;
Non annosa canam Messanæ bella nocentis,
Septenosque duces, ereptaque fulmine flammis
Mœnia Thebarum, et victam quia vicerat urbem,
Germanosque patris referam, matrisque nepotes,
Natorumque epulas, conversaque sidera retro
Ereptumque diem; nec Persica bella profundo
Indicta, et magna pontum sub classe latentem,
Immissumque fretum terris, iter æquoris undis;
Non regis Magni spatio majore canenda
Quam sint acta, loquar [1]...

tot scilicet ænigmata quot voces. His atque aliis ejusdem generis multis Manilius gaudet, nec in apertam rerum narrationem sæpe effunditur.

Sin autem quando quid enarrat, tum etiam singulas partes non tam declarat palam quam oblique stringit, nec tam rem ipsam quam circa rem suum ingenium velle indicare videtur. Ideoque crebro fit, ut non ea eligat, quæ proprium id, quod rei inest ad movendum aut delectandum, monstrent, sed ea quærat, quæ, nihil per se ipsa, quod moveat aut delectet, afferentia, alienam ex artificio præstigiisque scribentis pulchritudinem et suavitatem induent, quæ tota verbis continebitur. Quod satis intelligetur, si quis hos versus attendere velit, quibus Phryxi Arietem describit :

Virgine delapsa cum fratrem ad littora vexit,
Et minui deflevit onus dorsumque levari [2].

Nunc autem, perspecto Manilii genere dicendi, emensa quæ nobis proposueramus spatia judicare licebit, si prius duos insuper locos attulerimus, quibus explicatis apparebit, qua constantia poeta distortas illas sententias effossasque nimia cura voces in opere mixtas continuaverit.

1. Man., *Astron.*, III, 5.
2. Id., *ibid.*, IV, 747.

Quorum in altero loco [1] piscatorum labores omnemque industriam depingit : quos primum scribit

.... extentis *laqueare* profundum
Retibus, et *pontum vinclis armare* furentem;
Et velut in laxo securas æquore phocas
Carceribus claudent raris et compede nectent;
Incautosque trahent macularum nomine thynnos :
Nec cepisse sat est; luctantur corpora nodis,
Expectantque novas acies, ferroque necantur,
Inficiturque *suo* permixtus sanguine pontus.

Hic vero operæ pretium est audire, quam varie capti necatique pisces tractentur; in primisque qua ratione celebratissimum illud Sociorum garum fiat :

Altera fit cædis cædes : scinduntur in artus
Corpora, et *ex uno varius* describitur usus.
Illa datis melior succis, pars illa retentis;
Hinc sanies pretiosa fluit, *floremque cruoris*
Evomit, et mixto gustum sale temperat oris.
Illa putris turba est, strages confunditur omnis,
Permiscetque suas alterna in damna figuras,
Communemque cibis usum succumque ministrat.
At cum cæruleo stetit ipsa *simillima ponto*
Squamigerum nubes, turbaque immobilis hæret,
Excipitur vasta circumvallata sagena,
Ingentesque lacus et Bacchi dobia complet,
Humorisque vomit socias per mutua dotes,
Et fluit in liquidas tabes resoluta medullas.

Nec a piscatoriis artibus salinarum tractatio est sejungenda [2] : succedunt igitur qui eodem sidere nati possunt

Et pontum coquere et ponti secernere virus,
Cum solidum certo distendunt margine campum
Appelluntque suo deductum ex æquore fluctum,
Claudendoque regunt : tum damnum suscipit unda
Aeris, et posito per solem humore nitescit.
Congeritur siccum pelagus, *mensisque* profundi
Canities semota maris; spumæque rigentis
Ingentes faciunt tumulos; pelagique venenum,
Quo perit usus aquæ succo corruptus amaro,
Vitali sale permutant, redduntque salubrem.

1. Man., *Astron.*, V, 660-682
2. Id., *ibid.*, V, 683-693.

His certe lepos est et elegantia : nec potuit plebeium negotium exquisitioribus verbis explicari. Sed ut tota scatet sententiis oratio, rhetoremque prodit, semper de proprii ingenii fortuna et exitu anxium ac sollicitum!

Alter vero locus [1] eumdem fuisse in narrando quem in describendo poetam declarabit : notissima scilicet illa et nimis fortasse laudata Andromedæ fabula. Igitur incipit aperire cur virgo fuerit exposita :

Hanc quondam pœnæ dirorum culpa parentum
Prodidit, infestus totis cum finibus omnis
Incubuit pontus, timuit *navifraga tellus*,
Et quod erat regnum, pelagus fuit : una malorum
Proposita est merces : vesano dedere ponto
Andromedam, teneros ut bellua manderet artus.

Opportuna quidem acumini talis in ætate tali sors; itaque hic immoratur :

Hic Hymenæus erat : solari publica damna
Privatis; lacrimans ornatur victima pœnæ,
Induiturque sinus non hæc ad vota paratos,
Virginis et vivæ rapitur sine funere funus.

His postquam scriptor lectorem admonuit, ne se debita admiratione fraudaret, rursus ad narrandum se revocat :

Ac simul infesti ventum est ad littora ponti
Mollia per *duras* panduntur brachia cautes,
Astrinxere pedes scopulis, injectaque vincla,
Et cruce *virginea* moritura *puella* pependit.
Servatur tamen in pœna *vultusque pudorque :*
Supplicia ipsa decent; nivea cervice reclinis,
Molliter (ipsa suæ custos est palla figuræ)
Defluxere sinus humeris, fugitque lacertos
Vestis, et effusi scapulis hæsere capilli.

Vivida hæc admodum pendentis puellæ pictura : ut dubitem, an non in mente scribentis poetæ ac velut ante oculos aliqua vel tabula vel statua insederit. Ea enim est horum versuum propria pulchritudo, quam artifices exprimere solent, non poetæ [2]. Tunc

1. Man., *Astron.*, V, 540-620.
2. Non unicus hic locus est, in quo Manilium artificis alicujus operum

autem quid non inducit dolore tanti casus perfusum? nihil non in natura movet :

Ter circum Alcyones pinnis planxere volantes,
Fleveruntque tuos miserando carmine casus,
Et tibi contextas umbram fecere per alas.
Ad tua sustinuit fluctus spectacula pontus,
Assuetasque sibi desiit (?) perfundere rupes [1],
Extulit et liquido Nereis ab æquore vultum,
Et casus miserata tuos roravit et undas.
Ipsa levi flatu refovens pendentia membra
Aura per extremas resonavit flebile rupes.

Ecce autem Perseus adest, quem adspecta virgo amoris quodam velut fulmine attonat.

Tandem Gorgonei victorem Persea monstri
Felix illa dies redeuntem ad litora duxit.
Isque ubi pendentem vidit de rupe puellam,
Diriguit facie, quam non stupefecerat hostis,
Vixque manu spolium tenuit, *victorque Medusæ*
Victus in Andromeda.

Quam admirationem eleganter prodit, nec Italicus Gallicusve versiculorum olim conditor lepidiorem laudem de pendente virgine concinnare potuit :

Jam cautibus invidet ipsis
Felicesque vocat teneant quæ membra catenas.

Credas Mascarillum loqui. Quid, quæ sequuntur?

Et postquam pœnæ causam cognovit ab ipsa,
Destinat in thalamos per bellum vadere ponti,
Altera si Gorgo veniat non territus ire.

Ne tamen quid contra morem fiat, ad parentes virginis volat, sibique eam desponderi postulat.

Concitat aerios cursus, flentesque parentes
Promissu vitæ recreat, *pactusque maritum*
Ad litus remeat.

meminisse credam. Nam idem valet hic versus, cum de Tauro loquitur, qui vexit

Europam dorso retinentem cornua læva.

(II, 490).

1. Forsan *defit* legendum, cum in codice Vossiano secundo *desit* inveniatur.

Jam vero tertia tantæ tragœdiæ persona, monstrum inducitur, quo non ipsum illud Theramenis portentum immanius est :

Gravidus jam surgere pontus
Cœperat, aut longo fugiebant agmine fluctus
Impellentis onus monstri. Caput eminet undis
Frendentis, pelagusque vomit, *circumsonat æquor*
Dentibus, inque ipso rapidum mare navigat ore.
Hinc vasti turgent immensis torquibus orbes,
Tergaque consumunt pelagus; sonat undique Phorcys;
Atque ipsi metuunt montes scopulique ruentem.

Tali adventante bellua, locus jam poetæ videtur esse Andromedam alloquendi, cujus, credo, tristior vultus fuit.

Infelix virgo, quamvis sub vindice tanto,
Quæ tua tunc fuerat facies? *Quas fugit in auras*
Spiritus? ut toto caruerunt sanguine membra?
Cum *tua fata* cavis è rupibus *ipsa videres,*
Adnantemque tibi pœnam, pelagusque ferentem,
Quantula præda maris!

Pugna autem aliquantum friget, etsi poeta non communia repperit :

Quassis hic subvolat alis
Perseus et cælo pendens jaculatur in hostem,
Gorgoneo tinctum defigens sanguine ferrum.
Illa subit contra, versamque a gurgite frontem
Erigit, et tortis innitens orbibus alte
Emicat, ac toto sublimis corpore fertur.
Sed quantum illa subit, spumam ejuculata profundo,
In tantum revolat, laxumque per æthera ludit
Perseus, et ceti subeuntis verberat ora.
Nec cedit tamen illa viro, sed *sævit in auras*
Morsibus, et vani crepitant sine vulnere dentes;
Efflat et in cælum pelagus, mergitque volantem
Sanguineis undis, *pontumque exstillat in astra.*
Spectabat *pugnam pugnandi causa* puella;
Jamque oblita sui metuit pro vindice tali
Suspirans, *animoque magis quam corpore pendet.*
Tandem confossis subsedit bellua membris
Plena maris, summasque iterum remeavit ad undas,
Et magnum vasto contexit corpore pontum;
Tunc quoque terribilis, *nec virginis ore videnda.*

Audi nunc, quam urbanus heros is fuerit, qui mulierem salutare nisi lautus tersusque ausus sit :

Perfundit liquido Perseus in marmore corpus,
Major et ex undis ad cautes pervolat altas,
Solvitque hærentem vinclis de rupe puellam
Desponsam, *pugna nupturam dote mariti.*

Hæc optime exorsa narratio quam optime cadit! Et si illa recitata sunt, quantis plausibus auditorium rupere!

CAPUT QUINTUM

QUAM VERE POETICAM FACULTATEM MANILIUS IN ASTRONOMICIS EXHIBUERIT

Sed jam destinatum, ut ait Virgilius,

> Spatiis confecimus æquor,
> Et jam tempus equum fumantia solvere colla.

Nam, quod mihi proposueram opus, quam probabilibus et quibusdam etiam pro re certissimis indiciis monstravi, quem sine ulla causa Manilium nomine dicere solemus, scholasticum illum fuisse poetam, qui extremis potissimum Augusti temporibus, astrorum vim ac virtutes sibi susceperit evolvendas. In quo poemate docui nullam philosophiam, ac ne stoicam quidem, ob veritatem aut ullam scribentis persuasionem arcessitam, sed, quia luculentis versibus et grandibus poeseos tractibus materiam uberem præstaret, ideo per totum opus adspersam fuisse; astronomiæ autem, in qua et sæpius errat nec valde curare videtur, ne erret, cum parum peritum, tum parum curiosum illum exstitisse; quin ne astrologicam quidem rationem penitus aut cognitam ab eo aut intellectam fuisse, etiamque non errore aliquo poetæ, sed expressa quadam voluntate ita depravatam, ut scientiæ fides elegantiæ orationis cederet. Cujus igitur artis acerrimus amator esset, quam studiosissime et sequeretur et explicaret, non philosophiam illam esse credendum est aut astronomiam sed versificationem et eloquentiam : ideoque materiam electam novam prorsus et difficilem, quæ palam ostentaret, quid in pangendis versibus, quid in eloquendo rhetor eruditus ac subtilis posset. Eum denique quam splendidissimam ingenii famam affectasse edisserui, cum aspera re suavissimis numerorum ac verborum elegantiis superata, tum omnibus quibus tum delectabantur

ornamentis temperata et illuminata, tum denique cunctis dicendi artificiis figurisque et sententiis, quibus tum rhetores in auditoriis plausus eliciebant, per totum continenter poema usque ad molestiam profusis.

Et tamen rhetor iste vere poeta fuit, vividoque ingenio vere admirandus. Ea enim poeticæ facultatis vis est, quæ nunquam sit abolenda, perque omnia vitia explicetur. Licet igitur Manilius rhetorum disciplina imbutus ad scribendum accedat, licet omnia rhetorum artificia materiæ exornandæ adhibeat, licet sapientium mentem sæpe vel offendat vel torqueat, quid refert? Poeta natus erat : fuit et poeta, postquam rhetor factus fuerat. Nam si non flammeum Lucretii æstum aut decoram Virgilii mollitiem æquavit, nec tantum, quantum illi, aut doluit aut miseratus est, at cogitavit alta, grandiaque locutus est, et verba invenit, quæ legentibus res repræsentarent. Nam multa cum acumine, multa vivide locutus est, et licet sæpissime odiosus sit, nunquam certe est gravis : iram legenti, non somnum ciet, Horatianique præcepti memor.

.... Mediocribus esse poetis
Non di, non homines, non concessere columnæ,

cum non omnia optime et cogitare et dicere valeret, pessime multa quam mediocriter maluit. In formis tamen et coloribus exprimendis solet esse admirandus, creberrimosque versus finxit, qui oculos legentium acerrimo quodam corporearum rerum visu afficiunt, nullo animi motu vel ingenii judicio admixto : ut in hoc versu :

Et pedibus niveis fulserunt aurea vincla,

obversatur ante oculos feminei corporis candor flavo distinctus metallo. Sed eam ante omnia dotem habuit, quæ rarissima est, nec semper maximis Manilioque melioribus poetis contigit : philosophicæ scilicet et mathematicæ et physicæ et astrologicæ scientiæ reperta ita versibus expressit, ut de iis cum subtiliter tum poetice loqueretur, nec rebus verba, aut res verbis obstarent. Tum enim acrem orationis vigorem summo cum splendore versuum extulit : quod jam perspicere potuisti tot tamque luculentis locis quos ad scientiam pertinentes supra laudavi.

Sed neque Manilius alias, nec quisquam fere poeta ullo in carmine pulchriora et magis admiranda edidit quam quæ magnificentissima in principio libri primi de Chaldæis Ægyptiisque inveniuntur : in quibus finem scribendi faciam, ut legentibus quam optima Manilii duret existimatio :

Et natura dedit vires, seque ipsa reclusit,
Regales animos primum dignata movere,
Proxima tangentes rerum fastigia cælo;
Qui domuere feras gentes Oriente sub ipso,
Quas secat Euphrates, in quas et Nilus abundat,
Qua mundus redit et nigras superevolat urbes.
Tunc qui templa sacris coluerunt omne per ævum,
Delectique sacerdotes in publica vota,
Officio vinxere deum, quibus ipsa potentis
Numinis accendit castam præsentia mentem,
Inque deum deus ipse tulit, patuitque ministris.
Hi tantum movere decus primique per artem
Sideribus videre vagis pendentia fata.
Singula nam proprio signarunt tempora casu,
Longa per assiduas complexi secula curas :
Nascendi quæ cuique dies, quæ vita fuisset,
In quas fortunæ leges quæque hora valeret,
Quantaque quam parvi facerent discrimina motus.
Postquam omnis cæli species redeuntibus astris
Præcepta in proprias sedes, et reddita certis
Fatorum ordinibus sua cuique potentia formæ :
Per varios usus artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam, speculataque longè
Deprendit tacitis dominantia legibus astra,
Et totum æterna mundum ratione moveri,
Fatorumque vices certis discernere signis [1].

1. Man., *Astron.*, I, 40.

Vidi ac perlegi,
Lutetiæ Parisiorum, in Sorbona,
a. d. X Kal. Jul. anni. MDCCCLXXXVII.
Facultatis Litterarum in Academia Parisiensi
Decanus,
A. Himly.

Typis mandetur.
Academiæ Parisiensis rector,
Gréard.

FINIS

INDEX

Procemium..... 1

CAPUT PRIMUM

De Manilii nomine, genere et ætate..... 5

CAPUT SECUNDUM

Num Manilius stoicorum disciplinæ fuerit addictus..... 29

CAPUT TERTIUM

Quatenus Manilius astronomiæ et astrologiæ peritus fuerit et studiosus..... 54

CAPUT QUARTUM

Quam rhetorice Manilius rem astrologicam tractaverit..... 71

CAPUT QUINTUM

Quam vere poeticam facultatem Manilius in *Astronomicis* exhibuerit. 96

COULOMMIERS. — Typog. P. BRODARD et GALLOIS.

BOL SEP 15 '43

Lm 10.70
De Manilio poeta ejusque ingenio.
Widener Library 005891358
3 2044 085 211 100